

L'ORPHELINE,

O U

L'HISTOIRE

D E

MISS AMÉLIE SCOTT;

SUIVIE DE CELLE DE

CORNELIA GUZMAN,

Traduites de l'Anglois,

PAR MISS MARY WOUTERS.



A L O N D R E S ;

Et se trouve à P A R I S ,

Chez REGNAULT, Libraire, rue
Saint-Jacques.

1 7 8 6.

1606/1555

ROBERTSON

L. H. STONE

MISS AMELIE SCOTT

STANLEY DE LA BE

CORNELIA GUZMAN

FRANCIS DE VANDERBILT

BAR MESS MARY W. H. F. S.

A. T. O. D. R. S.

AL. R. S. S. S. S. S.

CHAS. RICHMOND, LONDON, ENGL.

St. John - London



1786

 L'ORPHELINE,

OU

L'HISTOIRE

D'E

MISS AMÉLIE SCOTT.

Miss *Amélie Scott*, unique rejetton d'une famille distinguée dans le commerce, perdit sa mere en naissant; son pere, désolé de cet accident, survécut peu d'années à ce malheur. La mort, en lui enlevant ce dernier soutien de son enfance, la priva de tout son bonheur.

M. Scott, malgré les conseils réitérés de sa femme, avoit préféré d'avoir la plus grande partie de son

A

bien dans son porte-feuille, à un avantage plus solide. Au moment d'expirer, il confia sa fille & sa fortune à M. *Smith*, homme integre & son ami intime, & le nomma tuteur de la jeune *Amélie*.

Peu de temps après le décès de ce digne parent, *Smith* conduisit la petite *Orpheline* dans une pension célèbre pour l'éducation des jeunes Demoiselles de qualités, &c. ; elle y resta jusqu'à l'âge de douze ans, & surpassa bien-tôt ses compagnes dans l'étude des langues, & de tout ce qui distingue une Demoiselle bien élevée.

Les graces naturelles relevoient la beauté de *Miss Scott*, qui se développoit chaque jour, on en parla



bien-tôt comme de la plus belle personne de l'Angleterre.

Amélie entra dans le monde avec tous ces avantages, & ne manqua pas d'y être reçue favorablement. Mais en cultivant son esprit & ses graces, on avoit négligé d'étudier son cœur. Il étoit tendre & sensible, prompt à recevoir les plus vives impressions : une imagination ardente pouvoit nuire aux qualités estimables qui l'eussent distinguée autant que sa beauté, si l'expérience l'eût aidée de ses conseils. Malheureusement on eut pour *Amélie* trop d'indulgence :

Son tuteur, chez qui elle demeurait, loin de la contrarier dans ses goûts, lui facilitoit tous les moyens de les satisfaire. Elle aimoit la dissipation & la dépense, & au lieu de

l'élever dans les principes d'une sage économie, il ne s'occupoit que de ses plaisirs.

Smith devint malade ; chaque jour son mal empirait ; *Amélie* ne le quittoit plus, mais elle fut enfin forcée de s'en séparer pour toujours. Quelques momens avant de mourir, il la prit par la main : « Ne vous affligez pas, » machere enfant, lui dit-il ; j'avoue » qu'il est cruel de vous quitter, » mais ne faut-il pas se soumettre » aux décrets de la providence ? » Puissiez-vous ne jamais m'oublier ! » Le ciel m'enleve trop - tôt pour » votre bonheur & le mien ! Que ne » m'accorde-t-il quelques années de » plus ! Je me serois acquitté du devoir que m'imposoit votre tutelle. » Mais j'ai pourvu à tout, ce digne homme (en montrant *M. Fadell*)

» succédera à ma charge , ses loins
 » & son amitié vous dédommage-
 » ront de ma perte ».

Les sanglots empêcherent *Amélie* de répondre. Le mourant remit à Monsieur *Fadell* une cassette , en lui disant qu'elle contenoit toute la fortune de *l'Orpheline* ; recommanda à celui-ci dès qu'elle seroit majeure, de placer son argent sur des effets plus solides. Il embrassa *Amélie* , & expira.

Amélie se jeta sur le corps de ce bon tuteur , ses cris , ses lamentations annoncèrent à toute la maison la perte qu'elle venoit de faire. On l'arracha de la chambre , & on l'emporta sans connoissance.

Mad^{me} Davison, sœur de *M. Smith*, parvint insensiblement à consoler

Amélie ; elle la conduisit à la campagne, & lorsqu'elle s'aperçut que la retraite l'ennuioit, elle la ramena à Londres, où elle lui procuroit tous les amusemens qui pouvoient la distraire. La belle *Miss Scott* avoit à peine atteint sa seizième année lorsque son tuteur mourut ; la dissipation où elle vivoit l'empêcha de s'apercevoir de la négligence de *M. Fadell* ; mais l'instant approchoit où le funeste bandeau qui l'aveugloit, alloit lui être arraché. La modique fortune de *Madame Davison* l'obligea pendant deux mois de vivre à la campagne ; *Amélie* l'y suivit, elles passèrent une grande partie de leur temps à parcourir les environs à cheval. Soit que cet exercice fût trop violent pour la foible constitution de *Madame*

Davison, ou que le terme prescrit à son existence fût enfin arrivé, elle eut un accès de fièvre au retour d'une course de plusieurs heures, elle en eut un second le lendemain, & le troisieme jour, en s'entretenant avec *Amélie* à déjeuner, il lui prit un évanouissement; elle mourut avant que la malheureuse *Orpheline* pût la secourir.

Ce dernier coup pensa lui être funeste; elle fut quelques jours totalement privée de sa raison, elle ne la reprit que pour déplorer la perte de son amie, elle excitoit la pitié de ceux qui l'approchoient.

Cependant, la douleur fit insensiblement place à des sentimens plus modérés. Il fallut songer à un autre asyle. Jusqu'alors son tuteur l'avoit

foiblement occupée , elle n'avoit pas reçu depuis long-temps de ses nouvelles : uniquement attachée à *Madame Davison* , ce silence ne l'inquiéta pas ; elle prit le parti de se rendre à *London* , s'arrêta chez une amie de *M. Smith* , & d'accord avec elle , écrivit à *M. Fadell* , pour le prier de venir la voir , ayant à le consulter sur sa demeure , jusqu'à sa majorité.

Amélie , toute occupée du projet d'habiter la maison de son tuteur , l'attendit avec impatience ; le laquais revint , lui rendit sa lettre , & lui apprit que *M. Fadell* avoit disparu depuis quelques jours , qu'on ignoroit sa retraite , mais qu'on supposoit qu'il avoit quitté l'Angleterre.

Cette nouvelle qu'elle ne crut pas d'abord , lui donnoit cependant les

plus vives alarmes ; elle demanda une chaise à porteur , & ordonna qu'on la conduisit chez un parent de son premier tuteur. A peine eut-elle fait quelques pas , qu'au tournant d'une rue elle le rencontra ; elle lui communiqua le sujet de sa sortie , & son projet d'aller chez lui , il l'engagea à retourner sur ses pas , lui disant qu'il avoit à lui parler de la même affaire.

Dès qu'*Amélie* fut rentrée , *M. Farnham* lui prit la main , & fondit en larmes. Ah ciel ! s'écria la belle *Orpheline* , je comprends ce que vous me voulez dire ! Vous êtes ruinée , lui repliqua tristement *Farnham* ; l'indigne *Fadell* profitant de la confiance publique , a trompé tout le monde , il a disposé de vos effets sur

la Compagnie des Indes , est passé en France avec cet argent , & avec celui qu'il vole à ses créanciers. La veille de son départ il vendit à des Juifs tout ce qu'il possédoit de plus précieux ; on a mis le scellé chez lui dès qu'on s'est apperçu de sa fuite ; mais les complices de sa fraude ont bien-tôt fait valoir leurs droits , & ses trop crédules créanciers ont été obligés de céder à l'injustice.

Amélie fut long-temps immobile ; à la fin cependant elle s'écria : « Ah » Dieu ! faut-il que si jeune je sois » déjà la proie de l'infortune ! Où » trouverai-je de la consolation ! La » mort m'a privé de tout ce qui m'é- » toit cher ». Vous n'êtes pas aussi malheureuse que vous le croyez , lui repliqua le bon *Farnham*, la provi-

dence vous tend encore une main secourable ; une ancienne amie de votre pere & de M. *Smith* ma chargée de vous donner cette lettre. *Amélie* la prit en tremblant , & après l'avoir lue , elle leva les yeux au ciel en signe de reconnoissance.

Cette lettre contenoit ce qui suit :

« Si les plus tendres soins peuvent vous dédommager de la perte de votre fortune , vous ne vous appercevrez pas long - temps de votre malheur. Venez , ma chere *Amélie* , vous consoler dans les bras de l'amitié , vous y jouirez des droits qu'a l'infortune sur les cœurs sensibles. Je vous attends ce soir ». *Mary Wasinghton*. — hélas ! dit *Amélie* après un assez long silence , il me reste donc encore une amie ,

& aüssi-tôt elle pria M. *Farnham* de la conduire chez sa généreuse bienfaitrice.

Madame *Wasinghton* la reçut avec cette bonté qui encourage les plus timides. Tout annonçoit en elle les qualités de son cœur. Une noble franchise soutenue de cette dignité qu'on cherche vainement à imiter , mais qu'on ne possède véritablement que lorsqu'on la tient de la nature.

Amélie en l'embrassant , fondit en larmes , Madame *Wasinghton* tâcha de la consoler par les discours les plus tendres ; elle lui rappella sa liaison avec ses parens , & dit fort obligeamment à la triste *Orpheline* , que les soins qu'elle auroit de leur fille , n'étoit qu'une dette dont elle s'acquittoit envers eux. « Je fus éle-
» vée

» vée avec votre mere , continua-
 » t-elle , & lui ai souvent promis que
 » si la mort la séparoit de ses en-
 » fans , je leur servirois de mere.
 » La providence m'enleva cette
 » tendre amie à la fleur de son âge ,
 » l'évenement que vous éprouvez me
 » fournit l'occasion de remplir mes
 » engagemens. Je n'ai point d'enfans ,
 » je suis veuve & maîtresse d'un bien
 » considérable ; si vous me le permet-
 » tez , je vous adopte pour ma fille ,
 » & j'aurai pour vous les sentimens
 » que ce titre inspire » .

Miss Scott , pénétrée de tant de
 bonté , se jeta à ses pieds , l'appella
 du doux nom de mere , & lui jura
 que sa reconnoissance égaleroit un
 si grand bienfait.

Dès cet instant elle s'établit dans

la maison de cette tendre amie, y passa des jours tranquilles, & rien ne manquoit à son bonheur.

Deux années s'écoulerent dans ce doux repos, qui est la récompense de la vertu.

Amélie, dont les malheurs avoient un peu abbatu la grande vivacité, n'en fut que plus aimable; Madame *Wasinghton* prévenoit tous ses desirs, & ne pouvoit plus vivre sans la belle *Orpheline*.

Depuis plusieurs mois, la santé de Madame *Wasinghton* déclinait visiblement; *Amélie* qui trembloit à chaque instant pour les jours de cette digne amie, seconda les efforts des Médecins qui lui conseillèrent les eaux de *Tunbridge*. Tout fut bien-tôt prêt pour ce voyage. *Miss Scott*, au moment de partir, sentit un tréfail-

lement qui sembloit lui annoncer quelque grand malheur ; elle imagina qu'elle alloit peut-être encore se voir privée de sa bienfaitrice , quitta Londres & la maison avec regret , & eut peine à cacher son trouble. Mais l'homme s'efforce vainement de prévoir l'avenir ; il est entraîné par les événemens , & souvent en cherchant à éviter son sort , une seule imprudence accélère son malheur.

Cependant , le changement des objets rétablit bien-tôt le calme dans son ame. Leur voyage se passa très-agréablement , *Miss* reprit sa gaieté ordinaire , & Madame *Washington* paroissoit déjà mieux portante. Elles arrivèrent à *Tunbridge* dans le moment le plus brillant ; les premiers jours se passèrent à faire & à recevoir des

visites , & malgré le régime ordinaire à ceux qui prennent les eaux , l'amie d'*Amélie* partagea tous les divertissemens dont ce lieu abonde.

La premiere fois que *Miss Scott* parut au bal , elle fixa tous les regards. Quel triomphe pour la vanité d'une jeune personne ! Les hommes applaudissoient à ses graces & à sa beauté ; les femmes cherchoient inutilement à lui trouver des défauts.

Parmi les plus empressés à lui plaire , on distinguoit *Milord Hamilton* , fils unique du *Duc de Melfort*. Son amabilité le faisoit remarquer autant que sa naissance. Il réunissoit à la plus belle figure , tous les agrémens d'une taille charmante ; son esprit se ressentoit du séjour de la Cour ; il possédoit aussi l'art de séduire , par

une conversation aussi enjouée que brillante. De retour depuis quelques mois de ses voyages, il conservoit encore ce ton aisé qu'on prend à Paris. Comment se défendre contre tant d'avantages? Il commença par flatter l'amour propre de *l'Orpheline*, & finit par intéresser son cœur.

Dès le premier jour qu'il l'avoit vue, il s'étoit présenté pour danser avec elle, il fut accepté avec plaisir, & dans la suite elle n'eut plus d'autre *partner*.

L'amour s'empara peu-à-pen du cœur de la trop crédule *Miss Scott*; elle devint rêveuse, & s'ennuyoit partout où n'étoit pas l'aimable *Hamilton*. Une indisposition de Madame *Washington* la força de renoncer pendant quelques jours aux divertisse-

mens publics. Ce fut alors qu'*Amélie* sentit le tourment de l'absence , & qu'elle connut tous les ravages de cette cruelle passion. Elle n'eut pas la force de combattre son penchant , & par un sentiment très - naturel à l'inexpérience , elle se flatta que *Milord* étoit blessé du même trait. Jamais la santé de son amie ne l'avoit intéressée plus vivement , elle en demandoit des nouvelles à chaque minute , & redoubloit de soins pour son rétablissement.

Au bout de huit jours on permit à Madame *Washington* de sortir ; la joie qu'en eût *Amélie* fut mêlée d'un peu de crainte , elle appréhendoit que *Milord* fût parti , ou que quelqu'autre eût obtenu tous ses soins. Elle se para plus qu'à l'ordinaire ,

& n'oublia rien pour relever par le secours de l'art les charmes dont l'avoit doué la nature.

Madame *Washington* la conduisit le soir à l'assemblée, elle entra dans la salle, le cœur palpitant d'un tendre empressement ; elle regardoit de tous côtés, & n'y trouvoit point celui qu'elle y cherchoit. Elle fixa involontairement ses regards sur la porte, & l'aperçut dans la compagnie de plusieurs femmes. Aussitôt elle rougit, un violent mouvement de jalousie lui arracha quelques larmes. Après avoir parcouru des yeux toute la société, il s'approcha d'*Amélie*, & causant un instant avec elle, il rejoignit sa compagnie.

La pauvre *Amélie* accablée de tristesse, ne douta plus qu'il ne l'eût ou-

bliée; il revint cependant, lui tint des discours où la galanterie avoit plus de part que l'amour, mais *l'Orpheline* à peine dans le monde, ne connoissoit pas encore ces distinctions, qu'on n'acquiert que par l'usage.

Lord Hamilton s'apperçut bientôt qu'il étoit aimé; il redoubla d'affiduités; il faisoit toutes les occasions de lui faire sa cour, mais évitoit néanmoins de voir *Amélie* chez sa bienfaitrice. L'œil vigilant de cette tendre amie s'alarma des progrès qu'il faisoit auprès de cette belle personne. Elle prévoyoit les suites fâcheuses d'un attachement, où tout s'opposoit à son bonheur; elle lui en témoigna ses craintes dans les termes les plus tendres. « *Lord Hamilton*,

» lui dit-elle, ne pourra jamais s'u-
 » nir à vous, son rang & sa fortune
 » y mettent un obstacle insurmon-
 » table : supposons que sensible à vos
 » charmes, l'amour applanisse tou-
 » tes les difficultés, croyez-vous
 » que le *Duc de Melfort*, son pere,
 » y consente jamais ? Il est fier &
 » ambitieux ; ridiculement attaché
 » à la gloire de ses ancêtres ; il re-
 » garderoit l'hymen de son fils avec
 » une Demoiselle d'une naissance
 » inférieure à la sienne, comme une
 » tache que sa postérité lui repro-
 » cheroit dans tous les siècles. *Lord*
 » *Hamilton* est un étourdi ; il ne con-
 » fide pas que ses soins vous font
 » un tort irréparable ; le monde par-
 » donne rarement les légeretés, &
 » sur-tout à votre âge ; je vous prie,

» en faveur de notre amitié , de ne
 » plus l'écouter , & j'exige pour vo-
 » tre bonheur, votre parole de l'évi-
 » ter. Vous ne pouvez assez vous
 » observer ; nous sommes engagées
 » ce soir pour le bal , continua-t-elle,
 » je compte , après cette explica-
 » tion , que vous ne danserez plus
 » avec lui ; elle ajouta que si sa santé
 » l'eût permis , elle seroit retournée
 » sur le champ à Londres pour finir
 » une liaison qui l'inquiétoit ».

Amélie étonnée , garda le silence ;
 ce discours , mais sur-tout la défense
 de ne plus écouter l'aimable *Lord* ,
 fut un coup de foudre pour un cœur
 déjà esclave de l'amour , elle eût
 voulu se dispenser d'accompagner
 son amie , mais le desir de revoir
 l'un , & la crainte de déplaire à l'au-

tre, l'empêcherent de le lui proposer. Comment instruire *Hamilton* de tout ce qui s'étoit passé ? Comment lui faire comprendre que ses sentimens pour lui s'opposoient aux conseils de Madame *Wasinghton* ? Comment enfin lui communiquer cet ordre fatal qui la désoloit ? Elle arriva dans la salle , ne sachant trop quel parti suivre ; *Milord* l'aborda , & pendant que Madame *Wasinghton* causoit avec quelques Dames , il lui proposa de danser. L'imprudente *Orpheline* n'eut pas la force de le refuser , & se confiant à la tendresse de sa bienfaitrice , elle espéra excuser une démarche qui blessait l'amitié.

Pendant la contredance , elle chercha des yeux Madame *Wasinghton* , qui affectoit de ne pas la regarder ;

Milord s'apercevant du trouble d'*Amélie*, lui pressa tendrement la main, & lui demanda la cause de son embarras. « Je ne reconnois pas la » charmante *Miss Scott* à cet air sérieux, lui dit-il ? Hélas ! repliqua » *Amélie*, on me défend de vous » voir, je ne puis vous en dire davantage. — On vous défend de » voir un homme qui vous adore ! s'écria-t-il ». *Amélie* interdite, le pria de se taire, & lui promit de le voir le lendemain à la course des chevaux. *Hamilton* d'un air rêveur & triste, lui répondit qu'il ne pouvoit vivre dans cette cruelle incertitude, la supplia de trouver le moyen de s'expliquer, sans quoi il ne répondoit pas de sa vie. *Amélie* tremblante, lui fit un signe de tête & le quitta dès que

que la contredance fut finie. Elle s'approcha, d'un air confus, de Madame *Wasinghton*, à peine osa-t-elle la regarder. Elles garderent un profond silence que *Miss Scott* rompit à la fin. Je sens que je vous ai offensée, lui dit-elle, mais pardonnez-moi une faute où mon cœur n'a point de part. Je n'ai pu.... Je me flattois, lui repliqua froidement Madame *Wasinghton*, d'avoir mérité votre amitié, mais je m'apperçois que je me suis trompée. Prenez garde *Amélie*; puissiez-vous ne jamais vous repentir d'avoir méprisé mes conseils? Elle se leva, & pria l'*Orpheline* de la suivre.

De retour chez elle, Mad^e. *Wasinghton* dont l'air froid désoloit *Amélie*, la conduisit dans sa chambre, après en avoir soigneusement fermé,

la porte ; & j'ai , lui dit-elle , à vous parler d'un projet qui m'occupe depuis long-tems. Je ne vous rappelle pas vos malheurs passés , ni la situation où la fraude & l'injustice vous ont réduite , je cherche au contraire à les effacer à jamais de votre mémoire , & à vous garantir des accidens auxquels pourroient vous exposer la jeunesse , si vous aviez le malheur de me perdre. En conséquence je voudrois vous voir établie ; M. *Blenheim* , mon ami depuis l'enfance , désire ardemment de s'unir à vous. Son âge , sa fortune & sa naissance vous conviennent. Il est considéré au Parlement , l'intégrité de ses principes , & la pureté de ses mœurs , vous assurent des jours heureux. Dès qu'il s'agit d'un lien durable , il vaut

mieux , ma chere *Amélie* , se conduire par la raison , que par une passion qu'à votre âge on se flatte de nourrir toujours. Mais cette illusion finit bientôt , l'amour s'envole , & souvent les regrets lui succèdent. J'ai trop bonne opinion de vous pour supposer que vous ayez des prétentions sur la main de *Lord Hamilton* , vous savez ce que j'en pense , & ne crois pas que le chagrin que vous m'avez fait tantôt , soit un oubli de mes conseils , mais plutôt une conséquence inséparable de la jeunesse ».

Amélie se jetta aux pieds de sa tendre amie , & la conjurant d'oublier sa faute , lui protesta dans les termes les plus expressifs , qu'elle ne suivroit dorénavant que ses con-

seils, que loin de songer à l'hymen de *Milord*, elle redoutoit tout engagement qui la sépareroit d'une si généreuse mere. Exigez tous les sacrifices, lui dit-elle en baissant les mains de Madame *Wasington*, & les arrosant de ses larmes, je n'en connois pas d'assez grands qui puissent m'acquitter envers vous. Je ne veux point de sacrifices, lui repliqua-t-elle en l'embrassant, je ne cherche que votre bonheur. M. *Blenheim* attend votre réponse, pour vous offrir ses hommages & sa main. Elle se retira & pria *Amélie* de réfléchir au sort heureux qu'une telle alliance lui promettoit, ajoutant que dès le lendemain, elle le recevrait comme son futur époux. Lorsque *Miss Scott* fut seule, *Milord* & tous ses agrémens

vinrent s'offrir à son imagination , sous l'aspect le plus séduisant. Elle se rappelloit tout ce qu'il lui avoit dit, se flattoit de l'espoir que ses charmes produiroient peut-être cet enchantement dont elle avoit vu l'exemple dans les romans ; l'idée de renoncer à jamais à cet homme aimable , en s'unissant à celui qu'elle n'aimoit pas, la mit au désespoir : mais comment éviter le coup qui la menaçoit ? Comment en instruire *Milord* ? Par quels moyens connoître ses vrais sentimens pour elle ? Agitée par l'amour & l'inquiétude, elle passa la nuit dans les larmes.

Elle n'eut pas plutôt apperçu les premiers rayons du soleil , qu'elle se leva ; elle passa sur le champ au jardin , espérant que la fraîcheur du matin cal-

meroit le trouble de ses sens. A peine eut-elle fait quelques pas dans un bosquet ; qu'un homme fort mal vêtu s'approcha d'elle & lui remit une lettre ; jusqu'alors absorbée par son chagrin, elle ne l'avoit pas regardée ; mais quelle fut sa surprise en lui demandant de qui cette lettre venoit , de le voir se précipiter à ses pieds. « Re-
 » connoissez , s'écria-t-il , l'amant le
 » plus tendre , vos discours d'hier
 » m'ont privé du repos. J'étois décidé
 » à m'expliquer avec vous. Je n'ai
 » trouvé d'autre expédient pour y
 » réussir , qu'en guettant sous ce dé-
 » guisement , le moment où je vous
 » rencontrerois dans la maison. J'ai
 » réussi à me faire seconder par le
 » domestique de votre hôte ; ne crai-
 » nez rien , continua-t-il , voyant

» la frayeur d'*Amélie*, il m'a averti
 » que vous étiez ici, il nous rendra
 » le même service si quelqu'un vient
 » nous surprendre. Ah! s'écria *Amé-*
 » *lie*; pourquoi m'exposez - vous à
 » d'éternels regrets? La reconnois-
 » sance me force à vous fuir; j'ai
 » promis d'accepter aujourd'hui l'é-
 » poux que l'amitié me destine; je
 » ne puis ni ne veux vous écouter;
 » tout s'oppose au bonheur de l'in-
 » fortunée *Amélie*; le sort l'accable
 » depuis son enfance, & met le com-
 » ble à sa rigueur, en l'arrachant à ce-
 » lui..... qu'elle..... aime, pour
 » l'unir à un homme qu'elle dé-
 » teste».

Amélie prononça ces derniers mots
 en rougissant, & cachant son visage
 de son mouchoir, déroba à l'amou-

yeux *Hamilton* les larmes qui baignoient ses beaux yeux.

Il lui tint les discours les plus tendres , & étant parvenu à calmer sa douleur , « pourquoi, lui dit-il, s'affliger ? Ma passion pour vous me fera tout entreprendre. Je ne vous cache pas que mon pere s'opposera à mon bonheur ; mais ma chere *Amélie* , quoique ma minorité me soumette au pouvoir paternel , elle ne m'empêche pas de contracter un hymen clandestin... Clandestin ! répliqua-t-elle , en lui jettant un regard interdit. Je voudrois pouvoir vous épouser à la face de l'univers , reprit-il tendrement , mais vous n'ignorez pas la foiblesse de mon pere ; l'aimable, la judicieuse *Miss Scott* punira-t-elle dans l'homme qui l'adore , les



fautes d'autrui ? Non , ma tendre ,
 ma chere amie ! Vous n'aurez pas
 cette cruauté. Lorsqu'il la vit chan-
 celler , il combattit habilement ses
 craintes , répondit artificieusement
 à ses objections , lui donna même des
 ombrages contre les conseils de Ma-
 dame *Wasinghton* , attribua le zèle de
 sa prudente bienfaitrice , à un mé-
 prisable despotisme , fondé sur la
 dépendance de *l'Orpheline* envers
 cette femme respectable ; lui fit en-
 visager les regrets auxquels elle al-
 loit s'exposer en épousant l'homme
 qu'on lui propofoit , & finit par lui
 offrir , n'ayant point de temps à per-
 dre , de l'enlever le même soir.

Le mot *d'enlèvement* alarma sa
 vertu , la crainte de se livrer à un
 homme qu'elle connoissoit à peine ,

& la honte d'être ingrate envers son amie, lui firent positivement refuser un parti si violent; *Milord* alloit encore répondre aux raisons qu'elle lui alléguoit, lorsqu'on les avertit que Madame *Washington* demandoit *Amélie*; ils n'eurent que le temps de se promettre une constance éternelle, & de se revoir le lendemain dans le même bosquet. Malheureuse *Amélie*! tu ne t'apercevois pas que cette promesse étoit l'arrêt fatal de ton infortune. Aveugle jeunesse! en méprisant les sages conseils de la prudence, tu creuses le précipice qui s'entrouvre sous tes pas.

Amélie se rendit chez son amie en tremblant; ses regards n'annonçoient plus cette joie pure, compagne de l'innocence; la méfiance, la crainte,

la honte d'être devinée, donnerent à son maintien une contrainte inconnue jusqu'alors. Dès qu'on est coupable, soit d'une faute grave, soit d'un crime, la providence par une punition anticipée, répand sur tous nos traits le sceau de sa vengeance, & les remords inséparables qu'entraîne l'oubli de nos devoirs, nous ravit cette douce sécurité, la récompense de la vertu.

La douce, la bonne *Madame Wasinghton* s'apercevant du trouble de *l'Orpheline*, la questionna plusieurs fois, mais elle n'en obtint que des réponses vagues, le discours de *Milord* avoit fait naître dans son cœur des soupçons outrageans contre l'amitié. A peine eurent-elles achevés leur déjeuner, qu'on annonça *M.*

Blenheim, *Amélie* frémit, ce nom jusqu'alors indifférent, sembloit renfermer dans sa situation présente le comble de l'infortune. Son premier mouvement fut de se retirer, *Madame Washington* la retint ; « ne vous » en allez pas, lui dit-elle, cette » visite est uniquement pour vous, » d'après notre conversation d'hier » au soir ; j'ai prié Monsieur de se » rendre ici, son desir & le mien » d'accélérer votre bonheur, m'engage à conclure un hymen d'où » j'attends votre satisfaction ». *Amélie* rougissoit, baissoit les yeux ; *Blenheim*, dont le caractère réservé ignoroit l'expression outrée, d'un sentiment qu'on peint mal, quand on le sent vivement, lui marqua simplement son desir de lui plaire, ajoutant

tant que puisqu'elle consentoit à faire son bonheur , toute son étude seroit de contribuer au sien ; que la preuve la plus convaincante qu'il pouvoit lui donner de la sincérité de ses sentimens , étoit de prier Madame *Wasinghton* de ne pas se séparer de sa fille adoptive , & de permettre qu'ils demeuraissent avec elle, lorsqu'ils seroient mariés. « Je veux , s'écria- » t-il , que cette tendre amie soit » témoin de la félicité de l'aimable » *Miss Scott* , & qu'elle applaudisse » à chaque instant au choix de ma » chere *Amélie*.

Le cœur de la belle *Orpheline* agité par l'amour , l'amitié & la reconnaissance , ne fut que répondre à des discours qui la décidoient un moment en faveur de l'honnête *Blenheim* , &

l'instant d'après en faveur de son aimable Lord. Elle garda long-temps le silence, qu'on attribua à la modestie; cependant Madame *Wasinghton*, impatiente d'avoir une réponse, la pria de s'expiquer: *Miss Scott* la regarda & soupira: je vois, continua la première, que je dois répondre pour vous; je ne doute pas qu'*Amélie* ne soit sensible aux hommages d'un homme honnête & raisonnable, & qu'elle n'accepte avec plaisir une alliance qui la rendra heureuse même après mon décès. Nous célébrerons ce mariage dans quinze jours, &..... *Amélie* fondant en larmes, les étonna; mais son amie attribuant sa douleur à l'idée affligeante d'une séparation, lui dit tendrement, « ne croyez pas qu'en

» nous parlant de mon décès , j'aie
 » l'intention de mourir ; non , ma
 » chere enfant , jamais mes jours
 » n'auront été plus précieux , que
 » lorsque je les emploierai au bon-
 » heur de l'aimable famille , que je
 » me flatte de voir dans quelques
 » années croître auprès de moi ».

Amélie , confuse d'une erreur qui
 l'humilioit plus que jamais , se pré-
 cipita aux pieds de sa bonne mere ,
 & ne pût que proférer quelques
 mots , qui marquoient sa honte &
 ses regrets. Madame *Wasinghton* s'i-
 maginant qu'elle lui rappelloit la
 faute commise au bal , la releva ,
 l'embrassa , & lui dit qu'il ne falloit
 plus y songer , qu'elle avoit tout ou-
 blié.

Ils s'entretinrent alors de différens arrangemens relatifs à l'hymen de l'*Orpheline* ; Madame *Wasinghton* lui donnoit dix mille livres sterling de dot, & M. *Blenheim* voulant témoigner sa satisfaction par sa générosité, promit d'assurer le douaire de sa femme, à raison de trois fois cette somme. Quand tout fut arrangé, ils se séparèrent ; M. *Blenheim* & Madame *Wasinghton* au comble de leurs vœux, & l'*Orpheline* accablée d'une tristesse insurmontable.

Lorsqu'*Amélie* fut seule, elle s'abandonna à la plus cruelle affliction, elle n'eut pas la force de renoncer à une passion, la source de son malheur ; cependant l'honneur, les principes d'une éducation fondée sur la saine morale, ne permettoient pas

qu'elle reçût les hommages d'un autre homme , dès que sa main étoit engagée. Elle se flattoit quelquefois qu'en communiquant à son amie le dessein de *Milord* , elle consentiroit à un projet qui lui paroïssoit honorable dans ses vues ; mais comment lui dévoiler le mystère du matin ! Comment lui apprendre la rencontre du jardin ? Ne pouvoit-on pas soupçonner que ce rendez-vous étoit prémédité ! La crainte lui fit commettre une faute , qui ne tatda pas à lui être funeste.

Après avoir rêvé long-temps au parti qu'elle suivroit , elle se détermina à se taire , à revoir *Milord* le lendemain , & à rompre décidément avec lui. Cette résolution , quoiqu'elle lui coûtât des combats longs & pénibles,

lui donna néanmoins du repos ; elle passa plus tranquillement la journée, & se coucha dans l'espoir d'être plus heureuse à l'avenir. Mais , hélas ! quand les passions nous aveuglent , peut-on long-temps compter sur le secours de la raison ? *Amélie* ignoreit que le seul moyen de n'être point leur victime , est de fuir les pièges qu'elles nous tendent.

Dès qu'il fut jour , la trop présomptueuse *Miss Scott* se rendit au rendez-vous ; *Milord* l'attendoit ; dès qu'elle le vit , sa résolution chancela, il lui témoigna par les plus vifs transports , le plaisir qu'il avoit d'être avec elle ; « jugez , dit-il , de notre bonheur , lorsque livré à l'amour qui nous enchaîne , rien n'en interrompera le cours. Loin de goûter

» la félicité dont vous me parlez, je
 » viens, lui repliqua-t-elle, vous
 » dire un éternel adieu; mon hymen
 » est décidé, je me marie dans quinze
 » jours. — Dans quinze jours! Vous
 » avez ordonné ma mort, & vous
 » venez tranquillement me l'appren-
 » dre! Ah! ma chere *Amélie*, son-
 » gez à ce que vous faites! Je vous
 » jure que vous vous en repentirez.
 » Mon ombre plaintive vous repro-
 » chera sans cesse votre cruauté.
 » Non, ma chere, mon adorable
 » épouse, vous ne ferez jamais à
 » d'autre que moi. — J'y consens,
 » lui dit-elle tendrement, mais par-
 » lez de votre projet à ma mere.
 » Ah! ciel, que me proposez-vous!
 » Si j'avois la foiblesse de vous obéir,
 » je vous perdrois pour toujours. Ma-

» dame *Wasinght*. prévenue en faveur
 » du lien dont elle veut vous enchaî-
 » ner en esclave , s'opposera à mon
 » dessein. Il ne nous rested'autre res-
 » source que celle que je vous ai
 » déjà proposée ; quand nous serons
 » unis , elle cherchera vainement à
 » s'en défendre , & elle approuvera
 » pour lors , ce qu'indubitablement
 » elle blâmeroit aujourd'hui ». Par
 des propos aussi insidieux , il parvint
 à engager enfin la crédule *Amélie* ,
 à récompenser par la plus noire in-
 gratitude , tous les bienfaits de sa
 généreuse amie , & ils convinrent
 que ce même soir elle se rendroit à
 la porte du jardin.

Amélie passa le reste de la journée
 dans des angoisses qui approchoient
 du délire , mille fois elle fut prête

à se jeter aux pieds de son amie ,
 & à lui tout révéler , mais aussitôt
 la crainte d'épouser un homme qui
 lui paroissoit insupportable , l'arrêta.
 Elle se retira dans sa chambre , & après
 avoir épanché son cœur dans une
 lettre , où elle tâcha d'excuser sa dé-
 marche dans les termes les plus vifs ;
 elle pria sa noble bienfaitrice de ne
 pas la haïr , la conjurant d'approuver
 le penchant invincible qui l'entraî-
 noit vers l'objet qui seul pouvoit la
 rendre heureuse , & dont la main
 autorisoit son inclination pour lui.
 Elle posa cette lettre sur sa toilette ,
 & se rendit en chancelant à cette
 fatale porte , où l'on peut dire qu'elle
 passa des bras du bonheur dans ceux
 de l'infortune.

Elle s'arrêtoit à chaque pas , &

fut tentée plusieurs fois de renoncer au dessein funeste qui l'arrachoit du séjour de la paix ; mais aussi - tôt l'amour, & l'ambition même d'être un jour Duchesse, la ramenoient vers le lieu du rendez-vous. Une heure & demie sonnoit, les postillons qui l'attendoient étoient impatient, elle entendit du bruit, craignant qu'on ne se fût apperçu de sa fuite, & qu'on ne vint la chercher dans le jardin, elle courut précipitamment vers la porte, l'ouvrit, & s'élança toute éperdue dans la voiture de *Milord*.

Amélie, accompagnée d'un valet-de-chambre de son amant, s'éloigna bien-tôt de *Tunbridge* ; à peine eut-elle fait trois mille, qu'un homme à cheval arrêta les postillons ; *James* qui reconnut son maître, s'approcha,

& lui dit assez bas « tout va bien ». Il ouvrit la portiere, & aussi-tôt *Milord* s'élança à côté d'*Amélie*. Abforbée en cet instant par ses tristes réflexions, elle crut d'abord qu'on en vouloit à sa bourse, & fit un cri d'épouvante; ne vous effrayez pas, ma chere amie, lui dit-il, c'est votre gardien, votre époux, qui ne vous quittera plus qu'au trépas; dès ce moment vous êtes ma femme, rien ne pourra dorénavant nous défunir. Elle soupiroit, & n'eût pas la force de répondre. Ils arriverent bientôt à Londres; la crainte d'être poursuivis, ne leur permettoit pas de s'arrêter en chemin.

Lord *Hamilton* conduisit la belle *Amélie* chez un ancien domestique de son pere, établi avantageusement

depuis quelques années. Sa femme aussi avare que complaisante, se prêtoit à tout ce que le jeune héritier du protecteur de son mari exigeoit en faveur de sa malheureuse victime. Il l'établit dans le meilleur appartement, en attendant, lui disoit-il, qu'il lui arrangeât une maison convenable; elle consentit à tout, & ils se séparèrent le lendemain; *Milord* pour se rendre chez son pere, & *Amélie* pour s'occuper des articles nécessaires à sa toilette & ses vêtemens; car elle n'avoit rien emporté en quittant sa bienfaitrice.

Lorsqu'*Amélie* fut seule, elle sentit toute l'horreur de sa démarche; le souvenir du passé, la conduite de sa généreuse amie, sa méprisable ingratitude, toutes ces réflexions vinrent l'accabler

l'accabler à la fois ; mais ce qui devoit l'inquiéter aussi vivement , & ce qui l'occupoit le moins , fut sa situation présente. Quelle honte pour une ame délicate, d'être confondue parmi celles de son sexe qui sont l'opprobre des gens vertueux ! Malgré l'honnêteté de celui qui l'engageoit à cette fausse démarche , un mariage clandestin entraîne après lui des soupçons toujours injurieux. Mais la pauvre *Miss Scott* n'avoit pas même cette sécurité précaire , que l'autorité des parens peut annuler entre des mineurs , elle n'avoit qu'une simple promesse formée par le caprice , que l'habitude & la satiété pouvoient rompre à chaque instant.

Quand la jeunesse méprise les sages conseils de l'expérience , que son

erreur est digne de pitié! Qu'elle réfléchisse un moment , & qu'elle interroge sa raison sur l'intérêt qu'elle inspire à l'âge mûr! Qu'elle se dise pourquoi me donne-t-on des avis? N'est-ce pas pour me garantir des pièges que nous tend sans cesse un monde corrompu? N'est-ce pas pour m'épargner les peines & les chagrins qu'entraîne après soi l'abus des passions?

Quelle opinion auroit-on de celui qui, s'égarant dans une épaisse forêt, refuseroit le secours d'une main bienfaisante qui, en le conduisant sur la route désirée, mettroit un terme à ses fatigues? J'en laisse juger mes lecteurs.

La belle *Amélie* passa ses jours dans

un délire continuel. Cependant le souvenir de Madame *Washington* la tourmentoit ; elle conjura plusieurs fois *Milord* de l'instruire du lieu de sa retraite , & de préparer la voie pour obtenir le pardon de cette tendre amie ; mais il trouvoit toujours le secret d'éluder sa demande , & reculoit même son hymen sous l'un ou l'autre prétexte. Il passa toute la journée avec elle , & ne négligea rien pour dissiper son ennui.

Le terme fatal approchoit où l'affreuse vérité alloit lui arracher le bandeau qui l'aveugloit. *Milord* devint triste , inquiet , tout sembloit l'ennuier ; ses visites diminuerent. Un jour qu'il paroissoit fort agité après être entré & sorti vingt fois de

l'appartement d'*Amélie*, elle se jettâ
à ses pieds : « qu'avez-vous, s'écria-
» t-elle avec douleur ! En vain cher-
» chez-vous à me cacher le trouble
» de votre ame ; vous n'êtes plus
» cet époux tendre , cet époux ! lui
» repliqua-t-il en se débarrassant de
» ses bras , & il sortit en murmurant.

Amélie étonnée, resta long-temps
immobile, elle ne savoit à quoi attri-
buer un procédé si barbare, mais
elle fut bientôt détrompée, on lui
remit une lettre qui confirma son
malheur. *Milord* lui écrivoit ce qui
suit :

« Il est inutile de feindre, il faut
» vous dévoiler un mystère que je
» ne puis plus long-temps vous ca-
» cher ; l'autorité paternelle a pré-

» valu, il m'a fallu céder à ses inf-
 » tances ; malgré ma tendresse pour
 » vous , on m'a forcé à contracter
 » d'autres liens ; je tremble à vous
 » le dire ; mais ma chere *Amélie* ,
 » l'honneur l'exige. . . . Il faut enfin
 » vous apprendre que je suis marié
 » depuis un mois. Je m'étois tou-
 » jours flatté d'éviter le coup fatal
 » qui nous sépare , mais les avan-
 » tages réunis aux circonstances en
 » ont disposé autrement. Je ne ces-
 » serai jamais d'être votre ami ; si
 » vous n'avez pas de ressources
 » plus agréables , restez où vous
 » êtes , vous y continuerez à vivre
 » avec la même aisance , mon In-
 » tendant a ordre de vous payer
 » quatre cens livres sterling par an-
 » née , que vous recevrez ponctuel-

» lement à chaque quartier ; je vou-
 » drois pouvoir vous dédommager
 » différemment, mais je n'en ai pas
 » eu la puissance. Plaignez un homme
 » qui vous a été fidelement attaché,
 » & rendez-lui la justice de le croire
 » plus malheureux que coupable ».

GEORGE HAMILTON.

La foudre ne produit pas un effet
 plus prompt, que l'impression que
 fit cette fatale lettre sur le cœur de
 la trop crédule *Amélie* ; elle fut deux
 jours privée de tous ses sens, à la
 fin cependant un torrent de larmes
 succéda à cette léthargie mortelle,
 qui semble avoir glacé celui qui l'é-
 prouve. Elle s'abandonnoit au plus
 affreux désespoir, refusoit toute nour-
 riture, appelloit la mort à son se-

cours , & ne se calma que lorsqu'elle n'eut plus la force de se plaindre ; une fièvre violente succéda bientôt à tant de chagrins , la pauvre *Amélie* fut bien près d'être à jamais délivrée de toutes ses peines.

Cependant la jeunesse surmonta insensiblement l'excès de tant de maux , elle se rétablit , & lorsqu'elle eut assez de force pour écrire , elle s'adressa à Madame *Wasinghton* , se flattant qu'en avouant sa faute , & en lui faisant dans les termes les plus pathétiques , une vive peinture de son malheur , cette généreuse amie lui pardonneroit ses torts : mais elle ne daigna pas lui répondre ; elle renvoya la lettre ouverte , ayant simplement écrit sous la signature d'*Amélie* , « qu'elle se rappelloit d'un tel

» nom, mais que la personne qui le
 » portoit étant une ingrate, elle
 » avoit donné ordre à ses gens de
 » ne rien recevoir de cette part ».

Une réponse aussi froide d'une amie qui lui fut autrefois si chère, acheva de désespérer la malheureuse *Miss Scott*; dès ce moment renonçant à toute société, elle se renferma dans l'intérieur de la maison qu'elle habitoit, *Mistriss Gibson* à qui elle faisoit continuellement des cadeaux, fut sa seule compagnie.

Amélie en proie aux plus noirs chagrins, traîna pendant deux ans cette vie languissante. Sa pension jusqu'alors lui avoit été régulièrement payée, elle n'osa gueres s'informer des nouvelles de *Milord*; la honte

d'avoir été indignement trompée , la
forçoit au silence.

Un jour étant tristement occupée
à relire la fatale lettre , qui manqua
de la priver de la vie , *Mistriss Gib-*
son lui annonça l'Intendant de *Lord*
Hamilton. « Ah , ciel ! s'écria-t-elle ;
» suis - je menacée d'un nouveau
» malheur ! Hélas , oui Madame , lui
» repliqua-t-il tristement , mon maî-
» tre est passé avec son régiment en
» Amérique , nous venons d'appren-
» dre qu'il est tué , il n'a fait aucune
» disposition pour vous par écrit , &
» je suis fâché de vous annoncer
» que cet oubli vous prive de tout
» secours de cette part. Voici le
» dernier quartier que je vous ap-
» porte , je ne suis pas même sûr
» que *Milord Duc* son pere , me rem-

» boursera cette somme, s'il s'ap-
 » perçoit de l'usage que j'en ai fait ».

Dieu puissant, s'écria douloureu-
 fement *Amélie* ! « Dans l'excès du
 » malheur, j'éprouve encore l'hu-
 » miliation du mépris ! Gardez votre
 » argent, Monsieur, continua-t-elle
 » fierement, le ciel me fera, j'es-
 » pere, la grace de m'arracher au
 » sort que je prévois ».

L'Intendant insista, & *Mistress Gibson* à qui *Miss Scott* devoit quel-
 ques guinées, prit les cent livres
 sterling en lui disant qu'on ne vi-
 voit pas de l'air, & qu'il viendrait
 un moment où elle seroit bien aise
 de trouver cette ressource. *Amélie*
 la regarda, leva les yeux au ciel en
 poussant un profond soupir. Malgré

la perfidie de *Lord Hamilton*, elle ne pût s'empêcher de pleurer amèrement sa perte. Son cœur n'étoit pas aussi vivement affecté de celle qu'elle éprouvoit dans sa fortune, & l'avenir troubla foiblement son repos.

Insensiblement cet argent s'épuisait, & les besoins s'accumuloient : *Mistress Gibson*, dont la prévoyance redoutoit un fardeau que son humeur fordide rendroit bientôt insupportable, n'eut plus pour *Amélie* les mêmes attentions, sa complaisance diminueoit avec le petit trésor de *l'Orpheline*, & lorsqu'elle s'aperçut qu'à peine il en restoit de quoi payer une semaine de pension, elle lui dit séchement qu'elle devoit songer à prendre un parti, qu'elle ne payoit pas le loyer de sa maison avec la

pitie pour les indigents. Ce propos perça si profondément le cœur de *Miss Scott*, que dès ce moment elle eut un accès de fièvre qui augmenta le lendemain, & fit craindre le troisieme jour pour sa vie.

L'avare *Mistriss Gibson* tremblante, non pas pour les jours d'*Amélie*, mais pour les dépenses auxquelles sa maladie l'exposeroit, sollicita à l'insçu de la malheureuse *Orpheline*, une place dans quelque hôpital. A cet effet, elle se rendit chez plusieurs directeurs, mais aucun en ce moment n'en eut à sa disposition. Fatigué de ses importunités, on l'adressa à un directeur de l'Hôpital des Orphelins; elle s'y rendit sur le champ; il étoit absent depuis quelques mois, mais on l'attendoit à chaque instant. L'in-

fatigable

fatigable *Mistress Gibson* ne quitta pas sa porte; l'état d'*Amélie*, dont la fièvre avoit été l'avant-coureur de la petite-vérole, l'inquiétoit trop vivement.

Un matin, après l'avoir attendu plusieurs heures, il arriva au contentement de cette harpie inexorable; elle lui fit une peinture très-vive de ses besoins, & pour l'intéresser plus efficacement, lui dit que la malade pour laquelle elle imploroit sa pitié, étoit une *Orpheline*, qu'elle l'avoit reçu dans sa maison par un sentiment charitable, qu'après s'être dépouillée pour elle du peu d'effets qu'elle avoit, bientôt sa générosité la plongerait dans l'indigence, dont son bon cœur avoit garanti cette inconnue.

M. *Blenheim*, (car c'étoit celui

même auquel *Amélie* devoit être unie) au mot d'*Orpheline* , soupira & demanda le nom de celle pour qui on le sollicitoit ; *Mistrifs Gibson* n'eut rien de plus pressé que de lui dire celui de *Miss Scott*. *Miss Scott* , s'écria-t-il ? Ah , ciel ! se peut-il que ce soit la belle *Amélie* ! Et oui ! oui ! Monsieur , repliqua *Mistrifs Gibson* d'un air satisfait ; si vous la connoissez , débarrassez - m'en bien vite , je crains à chaque minute de la voir infecter ma maison , elle a une petite-vérole épouvantable. *M. Blenheim* demanda son adresse & promit qu'elle auroit bientôt de ses nouvelles.

Dès qu'il fut seul il se rendit chez Madame *Wasinghton* , cette aimable & bienfaisante Dame , depuis la fuite

de sa protégée , avoit traîné des jours languissans ; malgré ses torts & son ingratitude , il resloit toujours dans son cœur un sentiment de pitié pour l'égarement de sa jeunesse. Après avoir témoigné sa joie du retour de son ami , dont l'ame noble & généreuse ressembloit si bien à la sienne , il l'entretint de l'infortunée *Amélie*. Il regardoit attentivement Madame *Wafighton* ; pendant qu'il parloit , elle changea plusieurs fois de couleur , & lorsqu'il s'apperçut qu'elle l'écoutoit sans colere , oublieriez vous comme moi ses fautes , lui dit-il , si vous la croyiez repentante. Vous connoissez mon cœur , répondit-elle en essuyant quelques larmes. Mais pourquoi me parlez-vous d'une personne qui nous a tous deux si

grièvement offensés ? Parce qu'elle est au comble du malheur , repliqua-t-il. Ah , Madame ! l'adversité doit éteindre toute inimitié ; *Amélie* est mourante , elle a besoin de nos secours ; oublions le passé , & courons lui administrer ces consolations auxquelles l'amitié attache un prix inestimable. Il lui communiqua tout ce que *Mistriss Gibson* lui avoit appris de *l'Orpheline* , & Madame *Washington* aussi promptement que lui à l'aider dans ce moment déplorable , se rendit avec lui chez la malade.

Ils entrèrent dans l'instant où l'impitoyable hôtesse lui déclaroit qu'on la transporterait le même jour à l'hôpital ; *Amélie* l'écoutoit , & levoit les mains & les yeux au ciel. La porte de la chambre s'ouvrit , elle

regarde , & voyant sa bienfaitrice accompagnée de M. *Blenheim* , elle fit un cri & s'évanouit. Ils lui donnerent les plus prompts secours , elle reprit peu-à-peu ses sens , & se tournant languissamment vers Madame *Wasinghton* , elle voulut lui parler , mais ne put proférer aucune parole. Ses sanglots marquerent sa joie & son repentir , elle lui serra la main , & portoit l'autre vers son cœur.

Pendant que cette scène muette se passoit , M. *Blenheim* étoit allé chercher un habile Médecin , il trouva la petite - vérole moins maligne qu'on ne le croyoit , il ordonna sur le champ les bains des pieds dans du lait tiède , enjoignant de les répéter trois fois le jour. Cette précaution aussi

utile qu'efficace , diminua la fièvre , attira la violence de l'humeur sur les pieds & les jambes , & préserva la beauté d'*Amelie*. Lorsqu'elle fut un peu remise de son premier étonnement , elle remercia dans les termes les plus vifs sa magnanime amie , elle lui témoigna , & au généreux *M. Blenheim* , ses sinceres regrets de les avoir offensés , leur raconta son histoire , dont le souvenir manqua de lui être funeste. Madame *Washington* la voyant trop émue , lui défendit d'en parler davantage , lui promit qu'elle avoit tout oublié , & pour mieux la convaincre de la sincérité de ses sentimens pour elle , lui dit qu'elle la recevrait dans sa maison dès que sa santé le permettroit. Cette assurance tranquillisa la triste

Amélie, qui se flattoit de voir renaître ses beaux jours.

Pendant les différens événemens arrivés à *Miss Scott*, *Milady Hamilton*, sa rivale, mourut d'une consommation assez rapide. Le peu de commerce qu'*Amélie* entretenoit avec le reste de la société, ne lui permettoit pas de s'instruire de ce qui s'y passoit, & ses hôtes, depuis que *Milord* l'avoit abandonnée, ayant conçu pour elle le plus grand mépris, gardoient le silence sur tout ce qui concernoit cette famille.

Un événement auquel personne ne s'attendoit, arriva pendant la convalescence de *l'Orpheline*. Un matin un homme d'un certain âge vint chez *Mistriss Gibson*, & lui demanda

l'adresse de la demeure d'*Amélie* ; lorsqu'il apprit qu'elle logeoit chez elle , il lui fit plusieurs questions auxquelles elle répondoit avec sa volubilité ordinaire ; cependant depuis la réconciliation de *Miss Scott* avec Madame *Wasinghton* , sa digne hôtesse la traita plus respectueusement. A peine l'inconnu apprit-il la maladie de *l'Orpheline* , qu'il s'en alla sans même répondre aux questions que lui faisoit *Mistriss Gibson* à son tour. Il revint avant qu'elle eût finie toutes ses conjectures sur ce départ précipité. Il étoit accompagné d'un autre homme enveloppé dans un manteau & dont le chapeau rabattu cachoit presque tout le visage. L'inconnu demanda qu'on les introduisît chez *Miss Scott* , qu'ils

avoient à lui parler d'une affaire très-importante ; *Mistrifs Gibson* chez qui la délicatesse n'étoit pas au nombre de ses vertus , curieuse de s'éclaircir de tout ce mystère , leur dit , sans autre cérémonie , de les suivre : elle entra la première dans la chambre ; *Amélie* étonnée de la voir avec deux hommes , lui demanda ce qu'on lui vouloit. A peine eut-elle fait cette question , que le plus jeune jeta son manteau & son chapeau , & se précipitant aux pieds de la convalescente , s'écria : « reconnoissez » mon ange , un homme qui vous » aima toujours » ! Ah ciel , *Lord Hamilton* ! dit *Amélie* , en faisant un cri d'épouvante , & dans l'instant elle perdit toute connoissance. En vain employa-t-on tous les secours ima-

ginables pour la rappeler à la vie , aucun ne fit effet , les plus violentes convulsions succéderent à son évanouissement ; elle resta deux jours & deux nuits dans cet état cruel , & expira le troisieme dans les bras de *Lord Hamilton* , de *Madame Wasinghton* , de *M. Blenheim* , qui arriverent chez elle peu de temps après le commencement de cette funeste scène. Il fallut arracher *Milord* , & *Madame Wasinghton* , d'auprès du corps froid & immobile de la malheureuse *Amélie* , le désordre où cet événement avoit plongé toute la maison , ne permit pas alors de s'instruire comment *Milord* qu'on croyoit tué depuis quelque temps en Amérique , se trouvoit bien portant à Londres. Mais lorsqu'on eut donné cours à la premiere

douleur , on découvrit que l'Intendant par un motif de zèle pour le *Duc de Melfort* son maître , avoit inventé cette nouvelle , espérant de débarrasser le jeune *Lord* d'un fardeau qu'il calculoit devoir lui être à charge , & qui dépensoit la fortune d'un pere que lui Intendant , ménageoit avec économie depuis longtemps. *Lord Hamilton* avoit cédé , comme il l'avoit mandé à *Miss Scott* , aux instances de sa famille , en donnant sa main à celle qu'il avoit épousée , il avoit toujours conservé sa tendresse pour *l'Orpheline* ; dès qu'il apprit la nouvelle de la mort de sa femme , rien ne s'opposant plus à son choix , il étoit revenu en Angleterre avec le dessein de s'unir à l'objet de tous ses vœux. Incertain de

son fort, il s'étoit informé d'elle par son valet-de-chambre ; en apprenant toutes ses infortunes ; l'impatience de les changer en un bonheur imprévu, lui fit négliger les précautions nécessaires dans une telle entrevue : la surprise qu'*Amélie* éprouva à l'apparition d'un homme qu'elle croyoit mort, hâta sans doute sa fin ; ses forces n'étant pas assez rétablies pour soutenir un choc si violent, la nature chancelante succomba à une si rude épreuve.

L'amie de l'infortunée *Amélie* pleura long-temps sa perte & son aveuglement ; le bon *Blenheim* parvint à la consoler, ils se marièrent ensemble, & donnerent l'exemple du bonheur qu'on trouve dans des liens formés par la main de l'estime.

Lord

Lord Hamilton ne pouvant oublier sa charmante *Miss Scott*, se flattoit qu'en changeant de lieu, il trouveroit un remède à ses soucis, il quitta l'Angleterre, & prit le chemin de la France & de l'Italie.

L'exemple d'*Amélie* doit servir de leçon à toutes les jeunes personnes de mon sexe; qui négligent les avis des gens éclairés par l'âge & l'expérience.



HISTOIRE

DE

LADY CORNELIA GUZMAN.

MON ayeul le Marquis de Guzman naquit en Espagne, il perdit sa femme, qu'il aimoit tendrement, à la naissance d'un fils nommé *Alphonso*. Ce triste événement le rendit odieux au Marquis, & la haine qu'il conserva pour cet enfant, influa sur les soins qu'il devoit à l'unique rejetton d'une des plus illustres familles de l'Arragon. On abandonna son éducation aux soins des mercenaires, & jamais *Alphonso* n'eut le bonheur de

connoître les douceurs d'être caressé par son pere.

A peine avoit-il atteint sa seizième année lorsque le Marquis mourut ; quoiqu'il n'en eût essuyé que des rigueurs , il regretta néanmoins cette perte ; les qualités de son cœur avoient surmonté les raisons qu'il avoit de s'en plaindre ; il étoit doux , sensible , mais facile , & suivoit les principes que ceux qui l'entouroient , avoient intérêt de lui inspirer : sa fortune & son rang l'exposoit aux dangereuses adulations des vils parasites qui s'empressoient de flatter ses défauts , ils l'empêchèrent d'étendre ses libéralités au-delà de leur petit cercle indigent. De-là son mépris pour les plaintes de ses vassaux : les malheureux gémissaient sous

l'oppression de ses Intendans , & n'avoient d'autres ressources pour obtenir justice , que dans la générosité de ceux qui flattoient sa vanité ; ils répondoient à leurs importunités par le prétexte que le Marquis étant égoïste , étoit insensible aux peines d'autrui. De tels artifices lui attirerent la haine , & on lui attribua des défauts qu'il n'avoit pas.

Quatre années s'écoulerent dans cette espece d'abandon , lorsqu'*Alphonso* fit, par hasard, la connoissance de trois Seigneurs anglois ; il les invita à passer quelque temps à sa Terre , & il trouva tant d'agrément dans leur société , qu'il eut dessein de les suivre en Angleterre. Il confia ses affaires à un honnête Intendant , & il partit l'automne suivant,

Quoique ses compagnons de voyage fussent également agréables, leurs caractères néanmoins étoient très-opposés. *Lord Newport*, fils aîné du Duc de *Bradfort*, se distinguoit par sa douceur & sa complaisance, & quoiqu'il fût instruit, il étoit modeste ; mais son penchant pour les femmes nuisoit à ses bonnes qualités : indifférent dans le choix, il sacrifioit souvent la délicatesse du cœur, au plaisir des sens.

L'honorable (1) *M. Ward*, second fils de *Lord Birmingham*, distingué par la noblesse, de sa taille, & la beauté de ses traits, aimoit passionnément le jeu. *M. Lumley*, fils de

(1) On donne le titre d'honorable aux fils des Lords.

Sir *George Lumley*, le plus jeune des trois, étoit le plus raisonnable & le plus accompli en mérite ; dans un âge où la fougue des passions excuse les écarts de la sagesse , il étoit l'exemple de la prudence. Son pere, peu fortuné, avoit donné à son fils une somme modique pour voyager ; mais l'économe *Lumley* trouva moyen d'épargner sur ses plaisirs, de quoi soulager la misere des malheureux. Dès sa premiere entrevue avec *Alphonso* , il desira de gagner sa confiance , & de le garantir des dangers auxquels l'exposoit sa liaison avec ses deux compagnons de voyage. Ils arriverent en Angleterre au mois de Juin, saison peu favorable pour la société & les amusemens de Londres. *Alphonso* commença par vi-

siter tous les endroits qui méritoient son attention. Mais ses amis s'enuyant bientôt de ne parcourir que des cabinets, l'engagerent à partager des amusemens plus piquans, *Lord Newport* l'introduisit chez ces jolies femmes, qui font trafic de leurs charmes, mais *Alphonso* n'y trouvant point ceux de l'esprit, renonça bientôt au commerce de ces beautés mercenaires. *Ward* l'entraînoit aux *Clubs*, *Alphonso* y jouoit gros jeu. *Lumley* lui avoit souvent proposé d'aller à la campagne chez son pere, mais le Marquis l'avoit toujours refusé sous l'un ou l'autre prétexte.

Un jour cependant, ayant perdu une somme considérable, il rentra de

bonne heure chez lui. « Quel plaisir,
 » fir, ou quel profit, disoit-il, ai-je
 » recueilli jusqu'à présent de mon
 » voyage ? Je me suis ennuyé. Je n'ai
 » vu aucune femme qui m'ait inspiré
 » ce plaisir délicat, la jouissance
 » d'une ame sensible. Quelle satisfaction
 » ai-je eu au jeu ? Je me
 » suis assis à une table, l'esprit agité
 » entre la crainte & l'espérance ; mes
 » succès pouvoient réduire toute une
 » famille au désespoir ; j'y suis arrivé
 » chargé d'or, & m'en suis retourné
 » sans un sol. Insensé ! est-ce là l'emploi
 » que tu dois faire de ta fortune ? Tandis
 » que la vertu gémit dans l'indigence,
 » que tu refuses des secours à un père
 » malheureux, tu prodigues tes trésors
 » au hazard ; ils deviennent souvent la proie du

» fripon. Mais à cet excès, a quelque
 » fois succédé celui de la débauche ;
 » après m'avoir dégradé par la boi-
 » son , je suis rentré chez moi , me
 » rappelant à peine les occupations
 » de ma journée , ou si j'en ai eu
 » le souvenir , c'étoit pour condam-
 » ner ma conduite. Si Londres ne
 » m'offre point d'autres amusemens ,
 » je n'y ferai point un long séjour.
 » Cependant voyons , avant de re-
 » tourner dans ma patrie , si les
 » plaisirs de la campagne sont plus
 » raisonnables ; accompagnons mon
 » ami *Lumley* chez son pere , peut-
 » être me plairai-je davantage dans
 » la retraite ».

Après ces réflexions , *Alphonso* passa
 chez *Lumley* , & lui communiqua son

projet ; ce tendre ami l'apprit avec joie , & ils partirent ensemble le lendemain.

Sir George Lumley, fils unique d'un homme célèbre par son patriotisme , avoit épousé une demoiselle dont l'esprit & la beauté tenoient lieu de fortune : il naquit de ce mariage un fils & deux filles. L'aînée , *Miss Sophie* , possédoit toutes les graces de son sexe , embellis par ceux de l'esprit. *Cornellie* , sa sœur , l'emportoit sur *Sophie* ; sa taille , sa figure , son esprit , & la douceur de son caractère la distinguoient autant que sa beauté. *Sophie* n'en étoit pas jalouse , sa vanité la garantissoit de ce défaut.

Sir George reçut *Alphonso* avec cette cordialité qu'on doit à l'ami d'un

fils chéri. Mais à peine eut-il vu *Cornelie*, qu'il en devint éperdument amoureux. Souvent la première entrevue décide de notre cœur, l'on a remarqué que toutes les grandes passions ont pris leur origine d'une première impression. *Cornelie* n'étoit pas moins agitée que lui, son ame éprouva les mêmes sensations.

Tout changea de face pour *Alphonso*. Les jours ne lui paroissoient que des minutes; ils s'écouloient trop rapidement dans la société de la charmante *Cornelie*; Ils s'amusoient de plaisirs innocens, & leurs occupations étoient aussi agréables qu'instructives. L'ame satisfaite, *Alphonso* oublia l'éclat du grand monde; il étoit heureux dans cette douce retraite; elle étoit pour lui l'univers

entier. À l'approche de l'hiver, il fallut songer à retourner à Londres. Le marquis prit congé de ces lieux charmans, le cœur pénétré de reconnaissance & de regrets. Malgré la certitude qu'il avoit de revoir chaque jour *Miss Cornélie*, la crainte qu'une foule d'adorateurs ne gênât leurs entretiens, augmenta son chagrin; mille idées affligeantes troublèrent son repos, *Cornélie* pouvoit seule le rendre heureux, s'en séparer, c'étoit lui arracher la vie. Pour éviter un pareil tourment, il se décida à lui offrir sa main; il communiqua son projet à *Sir George*. Ce bon père, occupé du bonheur de ses enfans, consentit avec joie à cette alliance, à condition néanmoins que le Marquis habiteroit l'Angleterre jusqu'à

sa mort. *Alphonso* l'accepta , & tout s'arrangea suivant ses desirs. Les deux amans furent unis , & l'on célébra ce mariage avec le plus grand éclat.

Ces heureux époux donnèrent bientôt l'exemple du bonheur conjugal ; la Marquise accoucha d'un fils , qui donna dans la suite naissance à *Cornelie* , & trois ans après cet heureux événement , elle eut un autre fils qui fut la source du bonheur de celle dont j'écris l'histoire. La satisfaction qu'eut *Alphonso* de voir accroître sa famille fut interrompue par la mort de *Sir George Lumley* ; cette perte fut suivie de celle de *Lady Lumley*. Sur ces entrefaites , il reçut aussi la nouvelle de la maladie de son intendant : voulant mettre ordre à ses affaires en Espagne , il

se décida d'y conduire sa famille. La santé délicate du *Lord George* son fils cadet, l'engagea à le confier à son ami & son beau frere *Sir George Lord Alphonso* l'ainé, âgé de cinq ans, suivit son pere en Arragon. Leur voyage fut heureux ; ils arrivèrent au moment où l'honnête intendant alloit payer le dernier tribut à la nature. Ce fidèle serviteur, occupé des affaires de son maître, avoit eu soin de lui choisir un successeur aussi vertueux que lui.

Les vassaux du Marquis s'aperçurent bientôt de son heureux changement ; ce n'étoit plus cet homme orgueilleux, dont l'aspect inspiroit la crainte ; à présent il étoit poli, prévenant, juste ; il gagna bientôt l'affection de tous ceux qui l'ap-

prochoient ; simple dans ses mœurs , comme dans ses manieres , la générosité avoit succédé au faste & à l'ostentation. Il voyoit avec chagrin le caractère impérieux de son fils , il en craignoit les suites ; en vain il tâchoit d'étouffer le germe de ce défaut , mais il ne put y réussir. Fatigué de le corriger inutilement , il confia le soin de son éducation à un précepteur rigide , & se flattoit que le temps & la raison produiroient une heureuse réforme.

La tendresse maternelle de la Marquise souffroit impatiemment la séparation de son fils cadet ; il y avoit déjà sept ans qu'elle habitoit l'Espagne ; & ne voyant aucun espoir de retourner en Angleterre , elle sollicitoit vivement son frere d'y venir ,

& d'y amener cet enfant chéri. *Sir George* céda à ses instances , il partit avec sa femme & son neveu , & ils arriverent à Madrid , après un voyage heureux , mais pénible. *Sir George* avoit épousé une femme digne de sa tendresse , & bientôt une liaison intime s'établit entre les deux sœurs. Malgré les sollicitations du Marquis , la politique arracha *Lumley* d'auprès des personnes aussi chères. Après six mois de séjour en Espagne , il retourna dans sa patrie ; *Alphonso* & sa famille le suivirent de près.

Réuni de nouveau en Angleterre , on envoya les deux jeunes Lords à l'Université de Cambridge. *Alphonso* l'aîné avoit alors treize ans ; son caractère, loin de s'adoucir, devint chaque jour plus insupportable ; il n'é-

couta les conseils de personne, & ne suivoit en toutes choses que ses caprices ; fier de sa naissance & de sa fortune, il s'établit le chef de tous les partis tumultueux ; il bouleversoit la police du collège, se moquoit de l'autorité de son précepteur, bravoit la colere de son pere, dédaignoit les conseils de sa mere, fermoit l'oreille aux prieres de son frere, dont il méprisoit la douceur & les bonnes qualités, lorsque ce dernier lui reprochoit ses excès.

« Crois-tu, lui répliquoit-il, que
 » je passerai ma vie à consulter des
 » livres qui m'ennuient ! Ne suis-je
 » pas un Guzman ! Je suis né pour
 » commander ». Lord *George* soupiroit, & plaignoit son aveuglement. Quelle différence entre ces deux

freres ! *George* employoit ses momens de loisir à la lecture des meilleurs auteurs ; il aimoit la musique & tous les exercices qui forment un jeune homme de qualité ; il recherchoit la société des personnes distinguées par leur mérite.

Alphonse au contraire ne s'amusoit qu'en mauvaise compagnie , parce qu'il nourrissoit son orgueil des hommages serviles qu'on lui prodiguoit. Insensiblement il approchoit de l'âge où toutes les passions , semblables à un tourbillon , se font sentir impétueusement. Se levant un matin plutôt que de coutume , il sortit à la pointe du jour , espérant que la fraîcheur de l'aurore calmeroit la chaleur d'une débauche de la veille. A quelque distance de la ville , & dans

un chemin écarté, il passa devant un petit jardin où il aperçut une jeune personne assise près d'un bassin. Elle lisoit ; il s'arrête , il l'examine , les graces de sa taille , la beauté de ses traits l'engagent à lui parler. Il entre : surprise de voir un jeune inconnu , elle se leve & veut s'enfuir , *Alphonso* la supplie de l'écouter ; il avoue sa témérité , & la prie de l'excuser ; il la persuade , elle reste. Il la trouve aussi spirituelle qu'aimable & s'étonne que tant de mérites soient ensevelis dans l'obscurité. Après bien des sollicitations , il apprend qu'elle est fille d'un fermier, qu'elle se nomme *Morgan* , & qu'elle demeure avec ses parens : elle le prie de s'en aller , mais *Alphonso* ne lui obéit qu'à condition , de la revoir sous peu de jours.

L'image de la jolie fermière l'occupoit pendant son retour au collège; il questionna ses camarades, s'informa s'ils connoissoient le fermier *Morgan*; mais il cacha cependant son aventure avec l'aimable *Maria*: on ne put satisfaire sa curiosité. *Morgan* jouissoit, dans la retraite, du bonheur qu'accorde la médiocrité. Désolé de ne rien apprendre au sujet de sa belle inconnue, il projetta de s'introduire chez son pere. Après quelques jours de réflexions, il retourna à la ferme, se promena longtemps devant le petit jardin, & vit enfin arriver une jeune laitier. Dès qu'elle fut occupée à traire ses vaches, il la joignit; elle chantoit; il lui dit, en s'approchant, vous êtes bien gaie, ma chere enfant? « Ah!

» repliqua-t-elle, » je n'ai gueres rai-
 » son de l'être . . . ». Elle leva les
 yeux ; mais voyant un gentilhomme,
 elle rougit, fit la révérence, & lui
 dit : « Je vous demande pardon,
 » Monsieur, je croyois que c'étoit
 » Tom : mon maitre a soin de me
 » l'envoyer pour me garder. — Qui
 » est votre maitre ? — Le fermier
 » *Morgan*, Monsieur ; il demeure là
 » bas , dans cette maison blanche.
 » — Est-il marié, ma chere ? — Oui,
 » Monsieur, il a une bonne ména-
 » gere & une fort jolie fille ». *Al-*
 » *phonso* garda un moment le silence,
 » & reprit : « Dis moi, ma chere,
 » ta maitresse t'aime-t-elle bien ? —
 » Si elle m'aime ? oh ! pour cela non,
 » Monsieur ; depuis le temps que je
 » demeure chez elle , elle ne m'a

» pas dit de choses aussi flattantes
 » que vous m'en avez dit ce matin :
 » il y aura cependant trois ans, lundi
 » prochain , que je mange son pain.
 » — Trois ans ! si tu n'es pas con-
 » tente , qu'est - ce qui t'engage d'y
 » rester ? — Hélas ! Monsieur , la
 » nécessité : les bonnes places sont
 » fort difficiles à trouver , la sienne
 » ne l'est guères ; mais notre jeune
 » *Mifs* est quelquefois si bonne !....
 » Quelquefois ? ne l'est-elle pas tou-
 » jours ? — Elle n'est pas toujours
 » heureuse : la vieille Madame veut
 » qu'elle se jette sur le chemin des
 » hommes , & la jeune Madame ne
 » le veut pas : je vous assure , Mon-
 » sieur , quoi qu'elle soit la fille d'un
 » fermier , elle est fort honnête ; sa
 » mere lui dit sans cesse qu'elle est

» jolie , & que si elle se monstroic
 » davantage , elle trouveroit bien-tôt
 » un mari : elle a été à l'école , à
 » appris à faire toutes sortes de beaux
 » ouvrages , elle fait lire , écrire ,
 » danser & chanter.... — Fort bien ,
 » ma chere , lui dit *Alphonso* en lui
 » prenant la main , & lui donnant
 » une guinée ; avec tant d'avantages
 » ta jeune maîtresse a sans doute
 » plusieurs amans ? » La paysanne
 regarde la guinée , & lui demande
 pourquoi il la lui a donnée ? « C'est ,
 » repliqua-t-il , pour t'acheter des
 » rubans ». La fille le remercia.
 « Si je ne craignois pas que *Miss*
 » m'écoutât , je vous dirois quelque
 » chose qui vous surprendra ». *Al-*
phonso la rassura , & elle continua :
 « Il faut sçavoir , Monsieur , qu'il y

» à trois ou quatre jours que *Miss*
 » étoit au jardin , mon maître & ma
 » maîtresse l'attendoient pour pren-
 » dre le thé , elle tardoit à venir ,
 » sa mere alloit l'appeller , lorsqu'elle
 » apperçut qu'elle causoit avec un
 » jeune gentilhomme qui lui baisoit
 » la main ; Madame se retira , &
 » *Miss* revint bientôt à la maison. Sa
 » mere la questionna ; *Miss* repliqua
 » en tremblant ; elle la gronda , parce
 » qu'elle n'avoit pas offert à cet in-
 » connu d'entrer chez elle ; *Maria* ,
 » pour l'appaiser , lui a promis d'être
 » plus polie une autre fois , mais il
 » n'est pas revenu ».

Quelle nouvelle pour l'ardent *Al-*
phonso ! Il quitta l'innocente villageoi-
 se , & retourna chez lui pour réfléchir
 au plan qu'il se proposoit de suivre
 en

en s'introduisant chez le fermier. Le lendemain il se rendit de très-bonne heure à la demeure de *Maria*. Il trouva la mere au jardin. Après un moment de silence, il s'approche, la salue, & lui fait quelques complimens sur sa bonne mine, elle le remercie en arrangeant son tablier, & se rappelant aussi-tôt qu'il est le jeune homme qu'elle avoit vu avec sa fille, elle lui offre d'entrer. *Alphonso* accepta sa politesse avec empressement, il la questionna chemin faisant sur sa fille; la bonne femme étoit tellement pénétrée de reconnaissance pour ce qu'elle appelloit *bonté*, qu'elle n'avoit pas achevé ses complimens lorsqu'ils entrèrent dans la salle où étoit *Maria*. Celle-ci travailloit. Dès qu'elle apperçut *Alphonso*,

elle se leva & lui donna une chaise en rougissant ; il la prit par la main , qu'il pressa doucement , la conduisit à la fienne , & s'assit à côté d'elle. Le temps s'envole rapidement lorsque le plaisir dirige sa course. L'heure du dîner approchoit , & *Alphonso* ne songeoit pas à prendre congé : Madame *Morgan* lui offrit de partager un repas frugal ; mais craignant d'être importun , il se retira plus que jamais charmé de l'aimable *Maria*. Depuis ce moment , il répéta ses visites ; mais il s'aperçut bientôt qu'à moins d'avoir un dessein légitime , il n'obtiendrait aucun retour. Sa passion prit chaque jour de nouvelles forces ; mais la vanité combattoit encore son penchant , l'amour cependant triompha : ne voulant point compro-

mettre son nom, il forma le dessein de l'épouser clandestinement. Il sonda les sentimens de sa maîtresse sur un tel hymen ; elle parut goûter ses raisons, & lorsqu'il fut assuré de son consentement, il lui dit son nom & son rang. *Maria* répondit froidement qu'il devoit en instruire ses parens. Il obéit. Madame *Morgan*, au comble de la joie d'avoir un seigneur pour gendre, approuva son projet, applaudit à ses craintes, appréhendant comme lui, que son pere ne s'opposât à cette union : en consentant qu'il épouserait sa fille clandestinement, elle lui fit néanmoins promettre qu'aussi-tôt qu'il seroit majeur, il rendroit son mariage public.

Les plus grands obstacles étant vaincus, *Alphonso* donna la main à *Maria*, en présence du fermier & de sa femme.

Avant la fin de l'année, *Maria* donna naissance à un fils. Jusqu'alors *Alphonso* s'étoit très-bien conduit avec sa femme ; mais les besoins commençant à se faire sentir, il s'aperçut, pour la première fois, à combien d'inconvéniens exposoit un mariage contracté à l'insçu des parens. La pension que lui donnoit son pere suffisoit à peine pour ses fantaisies ; il falloit à présent en sacrifier une grande partie aux dépenses d'une femme & d'un enfant.

Peu de temps après cette époque, le Marquis fit un voyage à Cam-

bridge ; pour y voir ses fils , il s'aperçut avec plaisir des progrès de *Lord George* ; mais il n'en étoit pas de même avec *Alphonso* , il avoit consacré tous les momens à des plaisirs frivoles , & connoissoit à peine les auteurs classiques. Son pere voulant l'arracher d'un séjour qui lui deviendroit dangereux , lui communiqua son dessein d'aller en Espagne ; *Lord George* apprit cette nouvelle avec transport ; mais *Alphonso* , par un sentiment d'attachement qu'il conservoit encore pour sa femme & son fils , accepta cette proposition avec indifférence ; il promit cependant de quitter Cambridge , & le Marquis se retira fort satisfait.

Alphonso fut très-embarrassé pour instruire *Maria* du projet de son pere ;

le cœur oppressé de chagrin , il se rendit chez elle ; mais il n'eut pas la force de lui en parler. La tendre *Maria* s'aperçut bientôt de son agitation ; elle lui en demanda plusieurs fois la cause ; *Alphonso* n'y repliqua que par des soupirs ; à la fin cependant rompant tout-à-coup le silence, il s'écria : « Ah ! *Maria* , je dois vous » quitter ! Me quitter ! reprit-elle d'une voix tremblante. . . » Oui, » continua-t-il, mon pere m'ordonne » de le suivre en Espagne. Quoi ! » tu pars , lui dit-elle en sanglottant ; » quand communiqueras-tu à ton » pere le secret de notre hymen ? » Je ne suis pas encore majeur , lui » repliqua-t-il froidement ; si je déclare mon mariage avant cette » époque , nous sommes perdus.... ».

Madame *Morgan* survint en ce moment ; voyant sa fille en pleurs , elle voulut en savoir la cause ; la pauvre *Maria* , incapable de lui répondre , montra *Alphonso* ; celui-ci voyant qu'il n'étoit plus temps de feindre , raconta à sa belle mere tout ce qui venoit de se passer. Madame *Morgan* n'écouta que son désespoir , reprocha à son gendre son indifférence sur le sort de sa femme & de son fils ; elle eut regret à son indulgence , & malgré toutes les instances d'*Alphonso* pour la calmer , elle voulut absolument qu'il déclarât son hymen avant de quitter l'Angleterre ; il consentit enfin à y réfléchir , & promit de leur communiquer le lendemain ses projets à cet égard ; mais il avoit déjà formé le dessein le plus perfide ;

à peine de retour au collège , il fit avertir son frere qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour Londres ; qu'il savoit que son pere les y attendoit pour quitrter l'Angleterre.

Dès la pointe du jour , il envoya chez *Lord George* , & le fit presser de le rejoindre ; au moment où celui-ci alloit se rendre chez *Alphonso* ; un laquais l'avertit , qu'une femme demandoit à lui parler : c'étoit *Madame Morgan* ; instruite du départ d'*Alphonso* , elle s'étoit rendue au College , pour apprendre à *Lord George* le mariage de son frere avec sa fille , & implorer la pitié de ce jeune homme vertueux.

Lord George la reçût avec cette

bonté qui rassure les malheureux ; la voyant fort affligée , il l'encouragea à lui communiquer son chagrin.

La bonne femme fondit en larmes , & après quelques minutes de silence , s'écria d'une voix plaintive , « ah Milord ! votre frere est marié.... il a épousé ma fille , il a un fils.... Ah Milord ! s'il part, s'il quitte l'Angleterre , que deviendront-ils ? »

Lord George fort étonné d'une pareille confidence , après avoir consolé cette malheureuse mere , & lui avoir promis d'implorer la clémence du Marquis , en faveur de son frere , la congédia pour se rendre chez *Alphonso* ; mais il étoit déjà parti & avoit laissé ordre d'engager son frere à le suivre. Tant de précipitation

confirma le récit de Madame *Morgan*; le cœur sensible de *Lord George* se révolta à l'idée d'abandonner cette triste famille aux angoisses cruelles de l'incertitude; ainsi, au lieu de prendre la route de Londres, il prit celle de la maison du fermier, Quelle fut sa douleur en voyant l'infortunée *Maria*! Elle étoit pâle & tremblante, la mort étoit peinte dans tous ses traits, il tâcha de la consoler, lui promit sa protection auprès du Marquis, carressa son neveu, & après avoir mêlé ses larmes à celles de sa pauvre mere, il quitta ces lieux funestes & retourna au College avec l'intention de ne le quitter qu'après avoir obtenu le pardon de son frere.

Dès qu'*Alphonso* se vit à l'abri des recherches, il s'arrêta au premier

village, sur la route de Londres, pour y attendre son frere: mais *Lord George* avoit résolu d'attendre la réponse du Marquis; celui-ci inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de ses fils, reçut la lettre du cadet au moment où il alloit envoyer un courrier à Cambridge, il l'ouvrit en hésitant; un secret pressentiment sembloit lui annoncer quelque grand malheur: il la lut en tremblant, s'abandonna au plus vif emportement, & jura une haine implacable, à l'auteur de son infortune. La Marquise, dont l'ame sensible eut pitié du sort de *Maria*, employa toute son éloquence pour l'appaiser. Elle parvint à force de prières, à le faire consentir, qu'elle répondit à la lettre de *Lord George*; elle lui manda,

que malgré le courroux du Marquis, il consentoit que l'épouse d'*Alphonso* vint à Londres avec son enfant.

Aussi-tôt que *Lord George* eût lu cette lettre, il vola chez *Maria*, & l'engagea à le suivre ; ils partirent le lendemain, mais la santé de l'infortunée *Maria* étoit déjà si chancelante, qu'ils furent obligés de s'arrêter à chaque instant, & n'arrivèrent à Londres qu'après quelques jours d'un voyage pénible. L'inquiétude & la honte s'emparèrent tellement des sens de la tendre *Maria*, qu'elle s'évanouit en sortant de voiture. *Lord George* la prit dans ses bras, la porta dans une chambre où la Marquise l'attendoit. Les soins de cette bonne mere parvinrent bientôt à la calmer. Elle la combla de
carresses,

carresses , & lui prodigua les noms les plus tendres. *Lord George* , au comble de ses vœux , instruisit sur le champ son frere de cet heureux événement , & le prioit de se rendre à Londres pour s'y réconcilier avec son pere.

La Marquise avoit obtenu de son mari , qu'il recevroit sa bru , mais il n'y avoit consenti qu'à condition d'être plus sévere avec *Alphonso* , & avoit refusé de voir son petit-fils.

Le jour fixé pour ce moment intéressant , *Maria* étoit tellement accablée , qu'on jugea qu'elle succomberoit à une épreuve aussi violente : sa maladie s'accrut à chaque instant , les Médecins la prononcèrent mortelle ; on envoya un courier à *Al-*

Alphonso, il arriva presque au moment où sa femme alloit expirer.

Lord George le conduisit dans la chambre de *Maria*, il approche de son lit, elle lui jette un regard languissant, & lui dit d'une voix presque éteinte, « adieu, que ne puis-je » emporter au tombeau la consolation, de voir votre pere embrasser » son fils » ! *Lord George* vole aussitôt à l'appartement du Marquis, il l'engage d'accorder cette grâce à la malheureuse *Maria* ; *M. de Guzman* suit son fils en silence, prend la main d'*Alphonso* & de sa tendre épouse, les serre ; elle fait un effort & expire. La Marquise attendrie d'un spectacle aussi touchant, jette des cris lamentables, *Lord George* baignoit de larmes les mains de sa mere ;

Alphonso garda un morne silence, son frere esperant de le consoler par la vue de son fils, le fait apporter; *Alphonso* le repousse, & ordonne d'éloigner à jamais un objet qui lui rappelle sa faute. *Lord George*, indigné de tant de cruauté, prend l'enfant, & donne des ordres secrets pour l'élever à ses dépens. Il eut soin de recommander le secret sur le lieu de sa retraite, & sur celui de sa naissance. *Alphonso* peu sensible à cette perte, suivit avec plaisir ses parens en Espagne; mais bientôt fatigué de la monotonie d'une vie tranquille, il quitta le château de son pere, partit pour Madrid, s'y lia avec de jeunes Seigneurs aussi vicieux que lui, & donna l'essor à toutes ses passions.

Il continua pendant quelque temps cette vie licentieuse. Les plaintes ni les menaces de ses parens n'eurent aucun effet sur sa raison ; il fut puni : sa santé déclinait , ses amis le fuyoient , sa fortune qu'il anticiroit s'en ressentit , il s'aperçut trop tard de son erreur , mais il avoit trop de vanité pour en convenir.

Cherchant à réparer sa fortune , il eut dessein de se marier. N'espérant pas de réussir en Espagne , où sa conduite l'avoit trop décrié , il jeta les yeux sur l'Angleterre , il partit sans l'aveu de ses parens , arriva à Londres , y prit une belle maison dans Grovesnor Square : la réputation de son pere , une figure agréable , des équipages élégans lui faciliterent l'exécution de son projet ; la joie

brilloit dans les yeux des meres, leurs filles s'étudioient à lui plaire, & on le reçut par-tout avec cette distinction qu'on accorde à la naissance ou à la fortune. Son orgueil en jouissoit, mais il falloit à *Alphonso* des richesses, & non pas des charmes dans celle qu'il épouserait.

Jusqu'alors aucune femme ne lui convenoit. Un soir il se trouva par hasard au spectacle à côté de deux jeunes & jolies personnes qu'une Dame âgée accompagnoit; elle nomma la plus belle *Lady Suzan*, il lui adressa plusieurs fois la parole, mais n'en pût obtenir aucune réponse. Piqué de son indifférence, il eut la curiosité de connoître sa belle dédaigneuse, il fut plus attentif à leur conversation, & apprit qu'elles

avoient le dessein d'aller après la comédie à *Renelagh*. Aussi-tôt il forme le projet de les y suivre : au moment où la piece finissoit , elles sortirent ; il se leve & les trouve dans la foule des laquais & des porteurs de chaises, fort inquietes d'avoir leur voiture : enchanté de leur embarras , il s'approche , leur offre la sienne qui avançoit dans ce moment. *Lady Suzan* parut d'abord avoir quelque répugnance à l'accepter , mais ayant entendu nommer *Lord Alphonso Guzman* , elle accepta son offre avec une espece de fierté , il lui donna la main & lui demanda la permission de l'y accompagner ; elle y consentit , & donna rendez-vous à ses gens à *Renelagh*. Ils entrèrent ensemble dans la rotonde , mais la foule les

sépara ; *Alphonso* saisit cette occasion pour satisfaire sa curiosité , il apprit que sa belle inconnue étoit la fille du *Comte de Wakefield* , & qu'elle étoit l'héritière de six mille livres sterling de rente dont elle pouvoit disposer ; que si elle mouroit demoiselle , sa fortune passeroit dans une famille étrangère.

Alphonso craignant déjà de perdre sa proie , demanda si on lui connoissoit un attachement ? On lui repliqua que son excessive fierté éloignoit tous ceux qui pourroient prétendre à sa main. Content de cette réponse , il se flattoit que sa personne , son rang & sa fortune lui deviendroient favorables ; il la rejoignit , offrit de l'accompagner chez elle , mais ne pouvant obtenir cette faveur , il lui

demanda celle de lui faire sa cour le lendemain ; elle y consentit , & l'invita pour son assemblée.

L'impatient *Alphonso* devança l'heure des visites , il vola chez *Lady Suzan* & la trouva à son clavecin ; elle le reçut avec une politesse froide , mêlée néanmoins d'un air de plaisir , qui effaça l'impression désagréable qu'elle avoit faite la veille , par son ton impérieux. Il remarqua ce changement , & conçut de l'espoir, il flatta finement son orgueil , admira ses charmes , & fit l'éloge de son esprit , la compagnie qui survint interrompit ce discours artificieux.

Lady Suzan fut la dupe de ses ruses , il mit tant d'art dans sa conduite , qu'il obtint au bout de quel-

ques semaines la promesse de sa main ; il en instruisit ses parens , & les engagea d'honorer ses noces de leur présence.

Une pareille alliance les ramena à Londres , le Marquis attaché à l'éclat de son nom , vouloit célébrer le mariage de son fils aîné , avec cette pompe due à l'hymen d'un Grand d'Espagne.

Bientôt la satisfaction qu'eût le Marquis d'une si grande alliance , fut troublée par les défauts qu'il apperçut dans sa bru. Elle étoit prodigue & légère , & méprisoit le bonheur de la paix domestique ; elle traitoit son époux avec orgueil , & dédaignoit de lui plaire ; le Marquis soupiroit , il se rappelloit alors les ver-

tus de la pauvre *Maria*, & se repro-
choit les rigueurs qui causerent sa
mort.

Alphonso de son côté gémissoit des
caprices de sa femme, il se flattoit
que s'il avoit des enfans, cette hu-
meur altiere s'adouciroit; elle n'as-
piroit qu'après un fils pour lui trans-
mettre sa fortune, & l'empêcher de
passer dans une famille étrangère :
mais le ciel sourd à ses vœux ne lui
accorda qu'une fille.

Cornelia naquit, mais en ouvrant
les yeux au jour, elle hérita de la
haïne de sa mere, & des regrets de son
pere. Le bon *Lord George*, témoin
de leur indifférence, en gémissoit,
craignant des suites fâcheuses pour
l'innocente *Cornelia*, il engagea ses

parens à se charger de ce malheureux enfant, né sous d'aussi funestes auspices. Dès ce moment la Marquise de *Guzman* en prit soin, la conduisit en Arragon, où son fils & sa bru la suivirent.

Le temps développa les traits de la jeune *Guzman*, son esprit égaloit sa beauté, mais les qualités de son cœur sembloient un reproche aux défauts de sa mere. Elle passa aussi les années innocentes de son enfance auprès de cette respectable ayeule. Années, hélas! les plus formées de sa vie, elles s'écouloient sans en connoître le prix. C'est ainsi que l'homme n'a qu'un moment heureux dans toute son existence, & c'est celui où la raison trop foible l'empêche d'en apprécier le mérite.

Age charmant ! la nature dont à peine tu as quitté le berceau , se plaît à répandre sur toi ses plus doux bienfaits : ses bontés t'enseignent combien tu lui es chère , elle te conserveroit les mêmes faveurs , si l'empire des passions ne s'opposoit à ses desirs. La mort du Marquis de *Guzman* , suivie de celle de la Marquise , fut l'époque du malheur de *Cornelia* ; privée de son soutien , éloignée d'un oncle qui l'aimoit , elle alloit éprouver dans le sein paternel tous les désagrémens d'un enfant rebuté par les auteurs de ses jours.

Lord George , grand partisan des voyages , parcouroit depuis quelque temps les différentes Cours de l'Europe. Il avoit donné à sa nièce avant son départ , une bague enveloppée
dans

dans un billet cacheté, sur l'enveloppe duquel étoit écrit ces mots :
 « Quoique l'adversité te fasse gémir
 » sous son joug de fer, ne désespere
 » pas, la providence te réserve des
 » jours heureux ; n'oublie jamais
 » celui qui te donna cette bague ».

D'abord après le décès de ses ayeux, *Cornelie* se rendit chez sa mere ; quelle perspective pour un cœur aussi sensible ! Au lieu de tendres soins, des douces prévenances qui font le charme de la vie, on l'accabloit de froideurs, on sembloit inventer de nouveaux moyens de la mortifier. Elle succomba bientôt à tant de rigueurs, & devint dangereusement malade. Sur ces entrefaites, son oncle arriva, il la consola & tâcha d'adoucir sa belle-sœur ; l'indifférence

L

de son frere pour la mort de ses bons parens, les tracasseries domestiques qui divisoient sa maison, l'engagerent à quitter de nouveau l'Espagne: il partit lorsqu'il vit sa nièce convalescente, & lui promit de la revoir bientôt.

Alphonso, victime d'une jeunesse dissolue, succomba bientôt aux suites qu'entraîne le libertinage. Il mourut à la fleur de l'âge, disposa de son bien en faveur de sa femme, & ne donna à sa fille que quelques diamans, & un legs que lui avoit laissé son ayeule. Détesté de sa femme, étranger à sa fille, il descendit au tombeau sans être regretté.

La Marquise de *Guzman* se consola bientôt de sa perte, elle vivoit dans

le tourbillon du monde, & ne voyoit sa fille que pour la maltraiter. *Cornelie* passoit des semaines entieres dans son appartement, s'y livroit à la lecture, & ornoit son esprit aux dépens des rigueurs de sa mere.

Un jour, la Marquise vint la voir, & lui parla, pour la premiere fois, d'un air gracieux. Après lui avoir témoigné de l'intérêt pour sa santé, elle l'avertit de l'accompagner le même soir au spectacle. Un pareil changement l'étonna, elle en versa des larmes de plaisir, jusqu'alors elle avoit ignoré combien les caresses maternelles ont de charmes : ce moment lui parut le plus heureux de sa vie.

Enchantée de son bonheur, la

joye brilloit dans ses yeux , elle releva ses charmes de tout l'éclat de la parure , & se rendit chez la Marquise , avec un air triomphant. Arrivée au spectacle , elle attira tous les regards , son embarras augmenta sa beauté. Dans cette perplexité elle entend une voix qui s'écrie : « ah , » Madame ! qui est cette aimable » personne » ? Elle tourne la tête , & voit à côté de sa mere un petit homme , âgé de cinquante ans , & d'une laideur rebutante. La Marquise lui replique : « c'est ma fille , Monsieur » : il l'examine attentivement , s'approche d'elle d'un air satisfait , lui fait quelques complimens , auxquels elle répond par un salut. Après le spectacle il lui donne la main , les accompagne & laisse tout le loisir à

Cornelie de juger de son esprit, qui lui déplaçoit autant que sa personne. La Marquise l'invita à dîner chez elle le lendemain.

Pendant le souper, sa mere lui parla beaucoup du Marquis d'*Almeyda*; *Cornelie* aussi franche que belle, lui repliqua qu'elle le trouvoit fort haïssable. La Marquise ne répondit rien, & se retira sans la regarder; elle la fit avertir le lendemain de se rendre à son levé, affecta de ne plus prononcer le nom du Marquis, mais ordonna à sa fille de ne rien épargner pour sa toilette, ajoutant qu'elle avoit de grands desseins pour son bonheur. *Cornelie* combattue entre la crainte, l'espoir & la curiosité, n'osa interroger sa mere, elle continua toute une semaine dans

cette cruelle incertitude , suivit la Marquise dans le monde , & rencontroit par-tout l'odieux d'*Almeyda* : il redoubloit de soins , écartoit tout le monde , & se rendoit tous les jours moins supportable.

Jusqu'alors elle ignoroit les desseins de sa mere , elle attribuoit son indulgence à un retour de tendresse , mais le moment fatal approchoit , où elle alloit être éclaircie. Un jour arrivant dans le salon avant sa mere, M. d'*Almeyda* y survint un moment après ; il s'approche , lui prend la main , & s'écrie : « ah , ma chere *Cornelie* ! voici l'instant heureux que
 » je desire depuis si long-temps ; je
 » puis donc vous déclarer mes sentimens , je ne saurais vivre sans
 » vous ». *Cornelie* surprise à tant

d'audace , lui répond froidement qu'elle dépendoit des volontés de sa mere , que d'ailleurs elle étoit trop jeune pour songer à se marier : le Marquis ne se rebute point , & se moque de ses craintes. Elle lui répique que jusqu'alors elle n'avoit vu personne d'assez aimable pour être son époux , & qu'elle est décidée à ne donner sa main qu'avec son cœur. *Almeyda* lui jette un regard furieux , la quitte brusquement , & passe dans l'appartement de la Marquise ; *Cornelie* restée seule , eut le temps de réfléchir aux propos du Marquis ; elle craignit qu'il n'y fût autorisé par sa mere , elle en fut bientôt éclaircie ; Madame de *Guzman* entra , « vous êtes bien rêveuse , » lui dit-elle d'un ton piqué , qu'a-

» vez-vous , Mademoiselle « ? *Cornelie* se leva & hésita à lui répondre.
 « Je fais , continua-t-elle , que le
 » Marquis d'*Almeyda* vous a fait
 » l'honneur de vous offrir sa main ?
 » L'honneur ! reprit *Cornelie*. — Sans
 » doute , monenfant , & j'espère que
 » vous l'avez acceptée. — Vous vous
 » trompez , Madame. — Préférez-
 » vous quelqu'autre ? — Non , Ma-
 » dame. — Pourquoi donc refusez-
 » vous un homme dont la fortune
 » & la naissance vous conviennent ?
 » Il n'est pas , à la vérité , aussi jeune
 » & aussi agréable que vous pour-
 » riez le désirer , mais il n'est pas un
 » monstre , & pourvu qu'un époux
 » n'épouvante pas , c'est tout ce qu'on
 » doit demander ». *Cornelie* lui re-
 » pliqua qu'elle sentoît une aversion

invincible pour lui , elle implora la pitié de sa mere , la supplioit de ne pas la sacrifier , qu'elle préféreroit plutôt la mort à cet hymen odieux. Mais la Marquise fut sourde à ses prieres , elle lui ordonna de l'accepter pour époux , jura que jamais elle n'en auroit d'autre , & la quitta en lui jettant des regards menaçans.

Cornelie n'espérant point de fléchir sa mere , tâcha de se former un portrait avantageux du Marquis ; mais l'impression qu'il avoit faite sur son cœur & sur son esprit , ne pouvoit plus s'en effacer. Elle dîna ce jour-là avec lui , il la regardoit en silence , mais de temps en temps on s'apercevoit qu'il méditoit une vengeance. La Marquise ne parut guères plus tranquille , tout annonçoit un orage

épouvantable , prêt à éclater contre l'infortunée *Cornelie*. A peine fut-on levé de table , que la Marquise ordonna à sa fille de se retirer. M. d'*Almeyda* la suivit ; étonnée d'une pareille liberté , *Cornelie* lui demanda fierement quel motif le conduisoit dans son appartement ? « Je suis fâché , Madame , lui repliqua-t-il » d'un ton railleur , que vous le » trouviez mauvais , mais , Madame » votre mere l'approuve : je viens » de nouveau vous offrir mes vœux » & ma main , puisqu'on me destine l'avantage de vous épouser , il » vaut mieux que ce soit vous qui » consentiez à cet hymen , j'attends » une réponse décisive , & ne sortirai pas sans l'avoir ». Je croyois , Monsieur , que vous n'ignoriez pas

mes sentimens pour vous , lui dit-elle d'un ton imposant , mais puisqu'il faut vous le répéter , je ne me lierai jamais à vous. La Marquise entra lorsqu'elle prononçoit ces mots , ses regards , le son de sa voix , tout son maintien annonçoient la plus grande colere ; « malheureuse , s'écria-t-elle ; » est-ce ainsi qu'on m'obéit ! Je t'accorde trois jours pour te préparer » à épouser M. , sinon je saurai te » punir ». Elle se retira suivie du Marquis , celui-ci loin d'adoucir cette impitoyable marâtre , sembloit jouir de sa cruauté.

La triste *Cornelie* déplorant son infortune , préféra d'enourir la disgrâce de sa mere , au tourment de s'unir à l'homme qu'elle haïssoit , elle passa la nuit dans les larmes , & fut

obligée de les effuyer, pour se rendre chez sa mere. Elle la reçut avec un air de honté, & après l'avoir comblée de carresses, elle lui dit qu'elle soupçonnoit qu'un autre avoit su lui plaire. « L'amour est une passion tyrannique, continua-t-elle, qui subjugue la raison : je suis indulgente, & loin de blâmer votre foiblesse, je suis disposée à aprouver votre choix, je m'imagine qu'il est digne de vous ». *Cornelie* lui repliqua en tremblant, que son cœur ne connoissoit encore que les affections filiales. « Ah, Madame, lui dit-elle, en se jettant à ses pieds, ne faites pas mon malheur ? Faudra-t-il que je maudisse l'instant de ma naissance... Je suis fâchée, répondit froidement » sa

» sa mere, de vous voir si obstinée ;
 » j'ai donné ma parole, & rien ne
 » m'y fera manquer. Vous ferez unie
 » au Marquis, ou je vous bannirai
 » à jamais de ma présence. Allez, je
 » vous laisse deux heures pour vous
 » consulter ». Elle se leva, & ne per-
 mit point à sa fille de repliquer.

De retour dans son appartement,
Cornelie s'abandonna au plus affreux
 désespoir, elle forma mille projets,
 mais ne voyoit aucune probabilité
 de les exécuter, elle étoit dans cette
 affreuse incertitude, lorsqu'une des
 femmes de la Marquise vint deman-
 der sa réponse. Hélas, lui repliqua-
 t-elle, que puis-je lui dire ? — Je
 préfère la mort à cet odieux hymen.
Julie lui communiqua les ordres de
 sa mere, & lui dit qu'elle devoit re-

noncer à la voir, ou obéir. *Cornelia* prit le parti d'écrire la lettre suivante.

« Ma très-honorée mere, je
 » suis désespérée de ne pouvoir
 » vous satisfaire dans un engage-
 » ment d'où dépend le bonheur de
 » la vie : je vous fais serment de
 » ne jamais faire le choix d'un époux
 » sans votre aveu, mais pardonnez-
 » moi, Madame, si je vous refuse
 » celui que vous me proposez. Hélas !
 » si vous saviez combien m'ont été
 » précieux le peu de jours où j'ai
 » joui de votre tendresse ; mais si
 » vous saviez aussi combien les
 » maux qu'ils me font souffrir sont
 » grands ! Ne me privez pas de vos
 » bontés ? Permettez-moi de con-
 » sacrer mes jours à une mere qui ,

» malgré ses rigueurs , a toute ma
» tendresse ».

Votre très-affligée fille ,

CORNELIE GUZMAN.

Elle supplia Julie d'intercéder
en sa faveur , & attendit son retour
avec la plus vive impatience. Julie
revint bientôt , ses larmes annonça-
rent le message dont on l'avoit char-
gée. « Ah , Mademoiselle ! s'écria-
» t-elle , à quoi m'avez-vous ex-
» posée ? Madame la Marquise a pris
» votre lettre , la lue en frémissant
» de rage , a regardé *M. d'Almeyda*
» qui est avec elle , lui a dit que vous
» seriez sa femme , ou qu'elle péri-
» roit , puis a déchiré votre lettre ,
» en a foulé les morceaux aux pieds ,

» & m'a chassée comme une misé-
 » rable ».

Après une telle réponse, *Cornelie* ne douta plus de son malheur, elle se résigna aux décrets de la providence, & attendit patiemment la décision de sa mere. Elle jeta par hasard les yeux sur sa bague. « Ah !
 » *Lord George*, s'écria-t-elle, si tu
 » voyois ta pauvre nièce, tu en au-
 » rois pitié ».

Trois heures s'écoulèrent dans cette perplexité, elle se flattoit déjà que la sévérité de sa mere s'étoit rallentie, lorsqu'elle reçut ordre de la rejoindre; toutes ses inquiétudes se réveillèrent, & elle s'y rendit en tremblant. Elle trouva la Marquise assise devant une table, couverte de

plusieurs parchemins , le Marquis d'*Almeyda* étoit assis à sa gauche , & deux étrangers se tenoient debout à sa droite. Approchez , *Cornelie* , lui dit-elle d'un air de bonté , n'ayez pas peur , je ne cherche point à vous affliger : voici une plume , signez ce papier. *Cornelie* hésite , sa mere l'encourage , elle jette par hasard les yeux sur le titre du parchemin , y apperçoit écrit les articles du contrat de mariage ; elle recule & s'écrie : rien au monde ne me forcera à signer l'arrêt de ma mort ? Sa mere la menace , lui présente de nouveau la plume , mais *Cornelie* tombe évanouie & perd connoissance , on l'emporte , & tout le monde se retire. Cet événement alarma beaucoup la Marquise , non pas par un sentiment

de pitié pour sa malheureuse fille, mais par un dépit secret d'avoir manqué son projet. Elle la soigna & ne quitta le chevet de son lit que lorsqu'elle la vit parfaitement rétablie. Julie la consola dans l'espoir que sa mere voyant son aversion pour le Marquis, renonceroit à son alliance : ranimée par ses discours, elle reprit bientôt ses forces.

Miss Guzman se confondoit encore en vœux pour la Marquise. Lorsque celle-ci entra, elle s'assied près du lit de sa fille, lui tint les propos les plus tendres, & lui demanda tout-à-coup si elle se sentoit assez de forces pour signer le contrat le lendemain matin. « Juste » ciel s'écria *Cornelie*; est-il possible, Madame, que vous puissiez

» exiger un pareil sacrifice ? Avez-
 » vous oublié l'état affreux où m'a
 » réduit votre cruauté ? J'exige que
 » vous m'obéissiez , lui répondit froi-
 » dement la Marquise , & je compte
 » de vous voir unie au Marquis d'*Al-*
 » *meйда* , avant demain au soir. — N'y
 » comptez pas , Madame , reprit
 » *Cornelie* d'un ton ferme , je jure
 » que jamais vous n'aurez ce déplai-
 » sir ». Sa mere se retira en l'acca-
 blant de reproches , & la menaça
 d'employer toute son autorité , pour
 dompter ce caprice.

Cornelie connoissoit trop bien l'hu-
 meur impérieuse de sa mere , pour
 espérer de la fléchir ; elle forma le
 projet de la fuir , mais où trouve-
 roit-elle un asyle ? Cependant ne
 voyant pas d'autres moyens de se

garantir de ses persécutions , elle prit son argent & quelques bijoux , mit dans un écrain les portraits de son aïeul & de son aïeule , & fixa l'instant de sa fuite , au moment où tout le monde seroit retiré.

Elle attendit cet instant critique en tremblant , elle comptoit toutes les minutes , quand tout-à-coup on ouvrit la porte de sa chambre : il faut me suivre , lui dit Julie , Madame votre mere vous attend. Elle va sans doute en campagne , car elle a ordonné de mettre six chevaux à son carrosse. . . . Ah , ma chere *Miss* ! je ne puis vous exprimer mes craintes , mais tout ceci n'annonce rien de bon. Cela suffit , repliqua froidement *Cornelie* , ne vous affligez pas , j'aurai le courage de braver l'infor-

ruine. Elle se leva , & suivit Julie d'un air intrépide.

La rigueur accable le foible , mais élève une ame vertueuse ; sûre de son innocence , *Cornelie* gémissoit , mais respectoit les défauts de sa mere, elle se flattoit que quand la raison auroit arraché le bandeau de l'orgueil , la Marquise rougiroit de sa barbarie. Suivez-moi , lui dit-elle en la voyant , je vais vous enseigner à m'obéir : *Miss Guzman* ne repliqua point , & monta avec elle en voiture. Elles garderent un profond silence , & arriverent à la pointe du jour , à la vue d'un vieux château. *Cornelie* ne douta plus qu'on ne le lui destinât pour sa demeure. La voiture s'arrêta dans une grande cour ; aussi - tôt on baissa le pont-levis , & l'on ouvrit

une porte qui ressembloit à celle d'une prison. Une vieille femme d'une figure hideuse vint les recevoir : elles traverserent un grand vestibule , pavé en marbre noir , brisé en plusieurs endroits ; des cottes d'armes rongées par le temps , des trophées poudreux , des lances à demi-rompues , des casques étoffés ornoient les épaisses murailles de ce lieu solitaire , où l'on voyoit à peine les rayons du jour. Elles passerent dans une salle moins spacieuse , où l'on découvroit encore quelques lambeaux d'un magnifique ameublement. La Marquise , se tournant alors vers sa fille , lui dit : « voici la » demeure que je vous destine , jusqu'à ce que la raison vous ait » dicté vos devoirs : ne vous plai-

» gnez pas de cette femme , elle
 » agira suivant mes ordres ». Elle
 sortit , sans attendre une réponse.

Etonnée de tant de sévérité , elle
 en fut accablée. A la fin rompant le
 silence , elle demanda tristement à
 la vieille , si sa mere étoit partie.
 Elle lui répondit qu'oui : *Cornelia*
 lui fit d'autres questions , mais n'en
 pût obtenir de réponse. Elors elle
 demanda son déjeûné , & voulut voir
 son appartement. La vieille l'y con-
 duisit par un autre vestibule , au bout
 duquel étoit un grand escalier. Elles
 le monterent , & ouvrirent une
 porte qui conduisoit par un corridor ,
 dans une chambre aussi vaste que le
 premier vestibule. Voilà votre ap-
 partement , lui dit-elle , & puis la
 quitta. Elle resta tremblante auprès

de la porte , l'obscurité l'empêcha d'entrer plus avant ; à la fin appercevant le jour au travers des volets , elle se hasarda à les ouvrir. Quelle fut sa joie ! Ces fenêtres donnoient sur un jardin , mais elles étoient cadenacées. Elle jetta alors un regard douloureux sur ce lieu funeste , au bout duquel étoit une immense cheminée ornée de statues mutilées.

Les meubles correspondoient à l'antiquité de l'architecture , ils étoient d'un satin , jadis cramoisi , six vieux fauteuils d'un bois noir , garnis de la même étoffe , que la tenture , sembloient se perdre dans les franges touffues qui les garnissoient . une ancienne commode , & une vieille ottomane , composoit le reste de l'ammeublement. En parcourant
cet

cet immense fallon , elle aperçut une autre porte & l'ouvrit , c'étoit la chambre à coucher. Un grand lit à pilliers d'acier couvert de rouille , un impériale couronnée , mais à moitié délabrée , des rideaux rongés par les vers , annonçoient les ravages du temps. Elle garda quelques minutes un morne silence , puis se prosternant tout-à-coup à terre , elle s'écria : « ah ! mon Dieu , que devien-
 » drai-je ? Ayez pitié de mes mal-
 » heurs ». Elle fit sa prière en versant un torrent de larmes , le ciel parut exaucer ses vœux , car le calme succéda bientôt au trouble qui l'agitoit.

Le Concierge vint prendre ses ordres pour le dîner , *Cornélie* saisit cette occasion pour lui demander la

permission de descendre au jardin ;
 aussitôt la vieille l'y conduisit : une
 pareille faveur devint précieuse pour
 l'infortunée *Guzman*. Ce jardin ,
 dont l'aspect sauvage n'avoit rien d'at-
 trayant , lui parut un *élisée* , elle s'y
 promena pendant deux heures , sans
 y voir personne , à la fin tournant
 dans une allée qui conduisoit au
 château ; elle trouva un homme oc-
 cupé à bêcher la terre ; il lui ôta res-
 pectueusement son chapeau , *Corne-
 lie* le salua d'un air gracieux , l'ap-
 procha , & lui demanda s'il apparte-
 noit à la maison ; il lui repliqua qu'il
 étoit fils de la Concierge , & qu'il
 se nommoit *Moroo*. Enchantée de sa
 politesse , elle s'informa à qui appar-
 tenoit le château ? Aux illustres *Guz-
 man* , lui repliqua-t-il ; il y a près

d'un siècle qu'ils l'ont abandonné. Le dernier qui l'habita, croyoit qu'il y avoit des revenans ; cette idée extravagante l'a fait désertier à tous ses successeurs ; je crois même qu'ils ignoroient qu'il existe : mais l'aïeul de feu M. le Marquis y vint un jour par hasard, son goût pour les monumens gothiques lui fit naître l'envie de le réparer, & d'y placer des gens pour le garder ; il en chargea ma mere, & lui donna cinquante guinées d'appointement chaque année ; il mourut, après cet arrangement, son fils n'eut pas le même goût ; il oublia de payer la pension de ma mere. *Miss Guzman* alloit lui faire d'autres questions ; mais *Moroo* appercevant sa mere, se retira dans une autre allée, &

Cornelie le perdit bientôt de vue. La vieille accourut & lui demanda avec qui elle avoit parlé. Avec personne, lui répondit-elle. Ha ! je croyois avoir entendue une autre voix, lui dit-elle en secouant la tête. Avez-vous vu mon fils ? Votre fils ? Avez-vous des enfans ? repliqua *Cornelie* d'un air surpris ; cela suffit ; venez, Madame, le dîner est servi.

Cornelie retourna dans le château le cœur plus satisfait ; elle eût désiré qu'on eût servi son dîner au jardin, mais la vieille le lui refusa ; elle se plaignit de sa cruauté, mais elle lui repliqua séchement, avoir reçu des ordres de Madame sa mere, & qu'elle devoit en savoir la raison. Après un assez long silence, *Miss Guzman* hasarda de lui demander si

on l'avoit releguée dans les deux
pieces qu'elle avoit vue , & s'il ne
lui étoit pas permis de disposer de
tout le château ; la vieille sourit.

D'abord après le repas , *Cornelie*
retourna au jardin , mais n'y trouva
point le Jardinier , un orage l'obligea
de rentrer dans son triste apparte-
ment ; le tonnerre , les éclairs , un
vent impétueux sembloient à chaque
instant , menacer l'antique demeure
de ses illustres ancêtres ; la vieille
apporta son thé & des lumieres , &
malgré les prieres de la pauvre cap-
tive , elle la quitta & ne revint qu'à
dix heures.

Miss Guzman craignant d'être seule,
supplioit la Concierge de coucher
dans sa chambre , mais elle fut inexo-

table. Le silence de la nuit augmenta sa frayeur ; chaque coup de vent sembloit ouvrir la porte de sa chambre : le récit du Jardinier lui représentoit une foule de spectres prêts à l'assaillir ; elle trembloit, elle éprouvoit des angoisses épouvantables ; une heure sonna ; elle prit enfin le parti de se coucher. Après avoir placé une lumière sur la fenêtre , elle s'enveloppe dans ses couvertures , implore la protection du ciel , & tâche de dormir. A peine sommeille-t-elle, qu'elle entend un bruit affreux, sa terreur augmente , lorsqu'elle voit la lumière éteinte. Aussi-tôt une sueur froide couvre tous ses membres , elle croit déjà toucher au moment de sa dissolution. Le bruit accroît , elle entend quelque chose traverser sa

chambre , elle écoute , mais tout devient tranquille ; elle se couvre de nouveau , se rassure , mais au moment où elle se flatte de s'être trompée , elle sent quelque chose courir sur son lit : elle jette un cri terrible & s'évanouit. En rouvrant les yeux , elle voit avec transport qu'il fait jour ; aussi-tôt elle se leve , aperçoit la porte , & un volet ouvert , & le flambeau qu'elle avoit mis sur la fenêtre , jetté à terre.

Bientôt après la vieille entra : ah ! s'écrie *Cornelie* , en la voyant , quelle horrible nuit ai-je passée dans cet affreux appartement ? Ho dame , repliqua l'odieuse megera , en approchant d'un coin de la chambre , il y a trois rats dans la trape. Des rats ! dit *Miss Guzman* en souriant ; est-il

possible qu'ils m'aient causé tant de frayeurs ? Alors elle raconta ce qui s'étoit passé ; mais la vieille ne daigna pas seulement lui répondre ; elle descendit au jardin , en attendant qu'on lui servît son déjeûner. Elle s'y promena long-temps sans y rencontrer le Jardinier , à la fin cependant elle l'aperçût & le rejoignit dans l'espoir de causer avec lui.

Moroo n'étoit pas aussi sévère que sa mere ; *Cornelie* qui lui parloit avec bonté, s'apperçut bientôt qu'elle l'intéresseroit en sa faveur ; après l'avoir entretenu sur plusieurs sujets indifférens , elle lui demanda s'il étoit instruit , pour quelle cause on la persécutoit aussi cruellement. *Moroo* n'ignoroit rien , il sembloit partager ses peines. Vous paroissez sen-

fible à mes malheurs , lui dit-elle ; savez-vous combien de temps on les prolongera ? Hélas , Madame ! lui repliqua - t - il en soupirant , je crois que vous n'obtiendrez votre liberté , qu'en acceptant la main de M. le Marquis. Je finirai donc ici , ma triste carrière , lui dit-elle en levant les yeux au ciel , mais je succomberai bientôt à mes chagrins , à moins que vous n'ayez l'humanité de me servir ? Il regarda de tous côtés d'un air inquiet , & ne voyant personne : « ordonnez , Madame , lui » dit-il , je suis prêt à vous obéir. » — Facilitez - moi les moyens de » sortir d'ici , ou si ce service vous » expose au repentir , faites parvenir une lettre à mon oncle. — Ah ! » Madame , je le voudrois bien » ;

» mais.... Il secoua la tête, en pronon-
 » çant ces mots : — « Juste ciel ! re-
 » prit-elle , que voulez - vous dire.
 » Ne vous désolez pas , repliqua *Mo-*
 » *roo* , je crains qu'il ne soit mort ,
 » j'ai même des raisons de le croire ;
 » mais Madame votre mere qui
 » vient ici demain , pourra mieux
 » que moi vous en instruire ».

Cornelie leva les mains au ciel :
 « Malheureuse ! s'écria - t - elle , je
 » n'ai donc plus d'amis ? — Si-fait ,
 » lui dit *Moroo* , je veux être le vô-
 » tre , Madame : pardonnez ma pré-
 » somption. — Ah , mon cher , mon
 » digne *Moroo* ! délivrez-moi de cette
 » affreuse prison ? — Je ne puis ,
 » ma mere est surveillante , elle
 » redouble de soins , parce qu'elle
 » fait que Madame la Marquise vien-

» dra demain : l'on va vous forcer
 » de complaire aux vœux du Mar-
 » quis ». Le soin que prenoit *Moro*
roo d'instruire *Cornelie* des projets
 de la Marquise , lui annonçoit clai-
 rement qu'il avoit dessein de la ser-
 vir ; elle le sollicita si vivement,
 qu'il consentit enfin à ses prières ,
 la priant néanmoins d'attendre la
 visite de sa mere , lui promettant
 que si elle perseveroit dans son in-
 juste dessein , il lui faciliteroit sa
 fuite , la nuit suivante ; ils se quitte-
 rent , après être convenus qu'en
 cas d'événement il mettroit le len-
 demain après dîné un billet sous
 le buisson , au bout de la grande
 allée.

Cornelie rassurée sur le bruit de la
 veille , se coucha & dormit jusqu'à

neuf heures du matin ; après son déjeuner , la vieille vint l'avertir que la Marquise l'attendoit , elle se rendit auprès d'elle , le cœur navré de douleur ; sa mère la reçut d'un air sévère , & l'instruisit du projet qui la conduisoit au château. *Cornelie* se jetta à ses pieds , les baigna de ses larmes , la supplia de ne pas la sacrifier , mais l'impérieuse *Guzman* , sourde à ses prières , lui dit qu'elle étoit déterminée à voir conclure cet hymen , que le Marquis l'accompagneroit le lendemain , & que leur dessein étoit de séjourner une semaine au château. Elle lui dit aussi que *Lord George* avoit péri dans un naufrage , & sans donner d'autres détails de sa mort , elle partit.

Cornelie désespérée de la cruauté
de

de sa mere, résolut de s'y soustraire par la fuite; elle se rendit au jardin, le fidèle *Moroo* l'y attendoit. Hé bien, Madame, lui dit-il, quels sont vos projets? — De partir sur le champ, lui repliqua-t-elle d'un ton ferme. Cela suffit, lui dit-il, vous aurez, entre minuit & une heure, une voiture & deux hommes pour vous accompagner. En attendant, apprêtez les effets que vous emporterez, je viendrai les prendre cet après dîné, pendant le sommeil de ma mere. Il la quitta précipitamment, & aussi-tôt elle se rendit à son appartement, y prépara les choses nécessaires pour sa fuite, & attendit minuit avec impatience. Son cœur saignoit à l'idée de ce projet, les larmes ruif-

seloient sur son beau visage ; elle jettoit de temps en temps des regards douloureux sur la bague , que son oncle lui'avoit donnée. « Hélas ! s'é- » cria-t-elle , pourquoi m'as-tu » abandonné ? A combien de mal- » heurs m'expose ta perte » ! Puis elle réfléchissoit à la démarche qu'elle méditoit. Une fille de qualité , habituée à l'opulence , élevée dans les principes de la vertu , aller sans guide , sans amis , sans protecteurs , se livrer au tourbillon d'un monde qu'à peine elle connoissoit cette idée , la faisoit frémir. Quelle situation pour une personne de son âge ! Mais l'horreur de s'unir à l'homme qu'elle détestoit , lui fit braver tous ces dangers.

D'abord , après le dîné , *Moroo* vint

chercher sa malle crainte de surprise, il eut soin d'en substituer une vuide à la place de celle qu'il emportoit. *Cornelie* lui fit des remerciemens, elle lui offrit de l'argent, mais il n'accepta qu'un léger souvenir. Il l'avertit qu'il viendrait la prendre au coup de minuit, elle comptoit toutes les heures, l'incertitude du succès, les suites fatales qu'entraîneroit une telle découverte, tout remplissoit son cœur d'effroi.

Vers les dix heures, la Concierge vint lui souhaiter le bon soir : pour écarter tout soupçon, *Cornelie* fit semblant de se coucher. Le moment critique approchoit, l'heure indiquée arriva, & le fidèle *Moroo* entra aussitôt dans son appartement, il lui prit

la main, mais elle étoit tellement troublée, qu'elle eut peine à se soutenir. *Moroo* voyant sa situation, l'enleva dans ses bras, la porta au jardin où l'air lui fit bientôt reprendre ses forces. Il la conduisit jusqu'à la voiture, elle le remercia, lui offrit de nouveau de l'argent; il le refusa & l'exhorta à partir, crainte de surprise; ils marcherent toute la nuit, & arriverent à sept heures du matin au port de mer où elle projettoit de s'embarquer. Après avoir congédié ses portillons, elle s'informa s'il y avoit des vaisseaux qui fissent voile pour l'Angleterre; il s'en trouva un prêt à partir, elle y arrêta son passage sous le nom de *Miss Meadows*, s'y embarqua. Le vent étant favorable, on leva l'ancre, & bientôt on

perdit de vue la côte de l'Espagne.

Deux Dames angloises , & trois hommes de la même nation , composoient les passagers de ce navire ; *Cornelie* pleuroit , on remarqua sa douleur , mais elle étoit tellement accablée , qu'elle parut insensible aux soins qu'on lui prodiguoit , on eut néanmoins pitié de l'état affligeant où elle paroissoit être plongée , & l'on parvint enfin à la calmer.

L'on ne tarda point à se ressentir de l'effet de la mer ; une des deux Dames nommée *Lady Mary Norton* , en fut si excessivement incommodée , qu'on en craignit les effets. *Miss Guzman* ne la quitta point , elle lui marqua un intérêt si tendre , qu'il en résulta une liaison qui lui fut très-favorable dans la suite.

Lady Mary voyant la mélancolie de *Cornelie*, lui demanda son nom, lui fit des offres de service, & l'encouragea à la traiter avec confiance : *Miss Guzman* fondit en larmes, elle la supplia de ne pas la questionner sur le mystère de sa naissance, qu'elle avoit pris le nom de *Meadows*, espérant de jouir d'un repos, qu'elle ne pouvoit pas trouver dans sa famille. Elle lui dit cependant qu'elle avoit fui de chez ses parens, pour éviter de s'unir à un homme qu'elle haïssoit, qu'elle préféreroit l'état le plus obscur, aux avantages que lui donnoit cette alliance. *Lady Mary* l'assura qu'elle emploieroit tout son crédit pour lui être utile, & qu'en attendant elle lui offroit sa maison pour asyle. *Cornelie* l'accepta, & lui

témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus respectueux.

Elles arriverent en Angleterre après une navigation fort heureuse ; *Lady Norton* conduisit aussi-tôt son amie à sa campagne, *Cornelie* y goûta pendant deux ans des jours très-heureux ; elle y fit connoissance avec *Lady Caroline Benson*, & il se forma entre ces deux aimables personnes, une liaison à l'épreuve de tous les événemens. Elle engagea *Miss Guzman* à passer quelque temps chez elle ; *Lady Norton* l'avoit instruite des particularités de la fuite de *Cornelie*, elles ne restèrent que peu de jours ensemble , *Miss Guzman* la quitta pour rendre les derniers devoirs à *Lady Norton*, qui mourut d'une attaque d'apoplexie.

Dès que *Lady Caroline* apprit ce triste accident, elle se rendit chez *Cornelie*, l'arracha d'une maison où tout entretenoit sa douleur, la conduisit à Londres, & parvint insensiblement à la consoler, & à lui faire supporter la perte d'une personne à qui *Miss Guzman* avoit les plus grandes obligations.

L'humeur de *Lady Coraline* étoit bien différente de celle de *Lady Norton* : celle-ci trouvoit le bonheur dans la retraite, au lieu que l'autre le plaçoit dans le tourbillon du monde. *Cornelie* naturellement réfléchie, regrettoit souvent la vie paisible de la campagne, elle se rappelloit avec plaisir les deux années qu'elle avoit passées chez *Lady Norton*, Londres pouvoit satisfaire sa vanité, mais

ne flattoit point son cœur, ses charmes lui attiroient une foule d'adorateurs, mais aucun n'avoit encore eu le bonheur de lui plaire, elle refusa même plusieurs mariages avantageux, dans la crainte de se repentir de son choix.

Parmi les hommes qui composoient la cour de *Lady Caroline*, on remarquoit sur-tout un Colonel Belleville. Il fixoit les regards de toutes les femmes ; il étoit grand & bien fait, avoit une figure séduisante, des yeux tendres & expressifs, de l'esprit naturel & une gaieté charmante. Le Colonel soupiroit en silence pour la belle *Guzman*, il ne lui étoit pas indifférent, mais elle cachoit sous un air de réserve, l'impression qu'il avoit fait sur son cœur; elle avoit une

rivale formidable : *Lady Clara Fitzgerald*, fille unique du Comte de *Baltimore*, une des plus riches héritières de l'Angleterre , fréquentoit la maison de *Lady Caroline* ; outre tous les avantages qu'elle attendoit de son pere qui l'aimoit tendrement, elle entroit à sa majorité , (qui devoit avoir lieu en deux mois) dans la possession de cinq mille livres sterling de rente , du bien de sa mere.

Lady Clara étoit vive , étourdie & coquette , esclave de ses passions ; elle étoit en proie aux impressions les plus vives , mais elles s'effaçoient aussi rapidement qu'on les lui inspiroit ; l'amour & l'indifférence succédoient tour à tour dans son cœur , l'amitié seule s'y fixoit solidement. Elle avoit la taille svelte & déliée ,

le teint d'une brune , de grands yeux noirs , le nez aquilin , la bouche grande , les dents belles , & le sourire malin ; sans posséder tous les charmes de son sexe , elle en avoit tous les agrémens. Quoique *Miss Guzman* l'emportât en beauté , *Lady Clara* conçut pour elle la plus tendre amitié. La taille de *Cornélie* étoit plus noble , les graces en dirigeoient tous les mouvemens ; sa figure ovale , son teint d'albâtre , ses beaux cheveux d'un blond cendré , ses grands yeux bleus languissans & tendres , sa bouche , ses dents , ses traits réguliers , enfin toute sa personne effaçoit les attraits de son amie. Ces deux rivales en beauté l'étoient , comme l'a vu , en amour. Elles avoient toutes deux des prétentions sur Bel-

ville , mais l'une flattoit son cœur ,
& l'autre sa vanité.

Le Capitaine *Hillgrove* , ami du Colonel , étoit le dépositaire de ses plus secretes pensées. Il le consulta , la fortune & la naissance de *Lady Clara* l'emportoit , quand il n'écou-
toit que la raison. Les qualités aimables de *Cornelie* plaidoient en sa fa-
veur , quand il se livroit au penchant de son cœur. Chaque fois qu'il voyoit *Lady Clara* , les avantages d'une si grande alliance l'engageoient à sollici-
ter sa main ; mais dès qu'il voyoit *Cornelie* , il ne connoissoit plus d'au-
tre bonheur que celui de la posséder. Ce combat entre l'amour & l'orgueil
dura plusieurs mois ; il falloit cepen-
dant se décider ; il se rendit en con-
séquence chez son ami : « Je viens
» te

» te consulter , lui dit-il sur une
 » affaire d'où dépend mon bonheur ;
 » tu connois mon cher Edward , les
 » sentimens que m'inspire la belle
 » *Miss Meadows* , & tu n'ignores pas
 » aussi les raisons qui m'empêchent
 » de me livrer à ma tendresse. *Lady*
 » *Clara* ne m'est pas indifférente :
 » l'empressement qu'elle me témoi-
 » gne , me la rend plus chere : son
 » rang , sa fortune , son amabilité ,
 » parlent en sa faveur & me déci-
 » dent à l'épouser. *Miss Meadows*
 » d'ailleurs paroît avoir de l'averfion
 » pour le mariage , elle a refusé plu-
 » sieurs partis considérables , je ne
 » puis pas lui offrir les mêmes avan-
 » tages , & je ne voudrois pas être
 » au nombre de ceux qu'elle a dé-
 » daignés : je pars , au premier jour

» pour la campagne de mon pere ;
 » *Lady Clara & Miss Meadows* y
 » font invitées ; si la dernière y vient
 » je suis perdu ; je sens qu'elle l'em-
 » portera. Ton pere , répondit *Hill*.
 » *grové* , ne consentira jamais à ce
 » mariage ; *Lady Clara* s'offencera
 » de tes soins pour son amie ; & si
 » celle-ci te refuse , tu ne pourras
 » plus offrir ta main à l'autre. Je tâ-
 » cherai , dit *Belville* , en soupi-
 » rant , d'étouffer ma passion , & ne
 » reviendrai à Londres qu'après y
 » avoir réussi ». Ils se quitterent ,
 & promirent de se communiquer par
 lettres , les événemens intéressans
 qui leur arriveroient.

Belville partit , il étoit triste &
 rêveur , *Miss Meadows* l'occupoit
 entièrement ; son pere attribua sa

mélancolie à l'ennui , il invita plusieurs personnes pour le distraire ; elles arriverent le même jour que *Lady Clara & Sir Cecil Maubray*.

Sir Cecil étoit un espece d'avantageux qui courtoisoit toutes les femmes , en affectant néanmoins de les mépriser ; il n'y avoit que *Miss Meadows* , dont le maintien réservé lui en imposoit , qui avoit su lui inspirer des sentimens plus favorables , mais le secret de sa naissance & son état dans le monde , l'empêcherent de lui offrir sa main , il s'en dédommagea auprès de *Lady Clara* , & donna même quelque ombrage à *Belville* ; celui-ci absent de *Cornelie* , se décida enfin à faire l'aveu de ses sentimens pour la riche héritiere ,

elle l'écouta favorablement , & ils fixerent le jour de leur mariage au lendemain de leur arrivée à Londres. *Lady Clara* partit avant *Belville* , accompagnée de *Sir Cecil* ; elle annonçoit dès-lors une légèreté qui déplut au Colonel. Il étoit fâché d'avoir fait une démarche , dont il prévoyoit tous les chagrins ; tandis qu'il en gémissoit , *Miss Guzman* en soupiroit en silence ; elle s'apperçut alors des progrès qu'il avoit fait dans son cœur.

Lady Benson , de son côté , cachoit sous un air d'indifférence son penchant pour *Belville* , mais plus légère que *Cornelie* , elle l'oublia en faveur de *Sir John Dudley* , fils adoptif de *Lord Molton* , & ami intime de *Miss Guzman*. *Sir John* avoit pour *Corne-*

lie des sentimens très-distingués ; ce n'étoit pas de l'amour , mais c'étoit un peu plus que l'amitié ; chaque fois qu'il la voyoit , il sentoit un plaisir dont il ignoroit la cause , il la préféroit au reste de son sexe , excepté à *Lady Benson*.

L'hymen de *Lady Clara* se célébra avec le plus grand éclat. *Lord Baltimore* n'épargna ni soins ni dépenses , pour en rendre la fête plus brillante ; mais hélas il ignoroit combien cet hymen lui coûteroit de larmes. *Belville* ne tarda pas à s'appercevoir de son malheur , les assiduités de *Sir Cecil* auprès de sa femme lui déplurent , mais craignant qu'elle n'attribuât ses plaintes à la jalousie , il garda le silence. Cependant ne pou-

vant plus se taire , il en parla un jour en présence de son ami *Hillgrove*, elle lui disoit qu'elle étoit singulièrement fatiguée. Je ne m'en étonne pas , lui repliqua *Beleville*, vous rentrez si tard, que je fus tenté hier d'ordonner mon carrosse, pour aller vous chercher chez *Almach* (1). Ah, ciel! s'écria-t-elle, vous auriez commis une belle imprudence. — Je n'aurois jamais osé m'y montrer une autre fois ; tout le monde auroit dit que vous étiez jaloux. « — Avez-vous » dansé? — Sans doute. — Qui étoit » votre partner? — *Sir Cecil*. — Je » lui suis très-obligé du soin qu'il » prend de vous amuser, mais je

(1) Endroit où l'on donne des bals , une fois la semaine.

» vous prie, Madame, de lui refuser
 » dorénavant votre porte — Sérieu-
 » sement ? — Sans doute. — Vous
 » n'avez pas de raisons pour lui faire
 » un tel affront, je ne donnerai cer-
 » tainement pas de pareils ordres.
 » — Hé bien, Madame, je le don-
 » nerai moi-même » ; & sur le
 champ il sortit, elle garda quelques
 minutes le silence, ordonna ses che-
 vaux & se retira en s'écriant : « c'est
 » donc-là cet état charmant du ma-
 » riage ».

Le Capitaine *Hillgrove* alla dès le
 lendemain matin chez *Sir Cecil*, il
 lui communiqua les inquiétudes de
Belville, & le pria de ne point trou-
 bler la paix d'un honnête homme.
Sir Cecil dont les mœurs étoient
 plus pures qu'on ne l'imaginoit, y

consentit , & marqua même des regrets d'avoir donné de l'ombrage au Colonel.

Lady Clara ne voyant plus chez elle le Baronnet , attribua sa conduite à la légèreté & s'en consola facilement , elle s'en plaignit néanmoins à *Cornelie* , celle-ci , victime d'une passion malheureuse pour l'époux de son amie , lui donna de sages conseils qu'elle ne suivoit pas. Outre les chagrins qu'elle éprouvoit d'un amour infructueux , elle avoit encore ceux de n'avoir aucun éclaircissement sur le sort de sa mere , elle lui avoit écrit plusieurs fois , espérant qu'après sept années d'absence elle lui auroit pardonné , mais elle n'en reçut aucune réponse. Elle accompagna un jour *Lady Benson* à un nouvel Opera :

il faisoit chaud, elle ôta son gant pour prendre son flacon, il tomba, un homme à côté d'elle le ramassa, elle le remit dans sa poche, sans s'apercevoir qu'elle avoit perdu sa bague. De retour chez *Lady Benson*, elle l'instruisit de son malheur, on fit des recherches, mais la bague ne se retrouva pas, elle fut très-affligée de cet accident.

Quelques jours se passerent sans qu'elle en eût aucune nouvelle; mais au moment où elle y songea le moins, on lui annonça *Sir John Dudley*. Je viens vous avertir, lui dit-il, que *Lord Molton* a trouvé votre bague, il se propose de vous la rapporter ce soir.

Lady Benson enchanté de revoir un ancien ami, demanda à *Sir John*

depuis quand Milord étoit de retour en Angleterre. Il vous en instruira lui-même, repliqua-t-il en souriant, & sortit. Il revint à sept heures avec *Lord Molton*, au moment où ils entrèrent ; on annonça *Lady Clara* & son époux. Après que Milord eut salué la compagnie, il s'approcha de *Cornelie*, l'examina attentivement, puis lui dit : « *Sir John Dudley* vous » a sans doute instruit Madame que » j'ai trouvé la bague que vous aviez » perdue à l'Opera ; mais avant de » vous la remettre, permettez-moi » de vous faire quelques questions ? » (*Cornelie rougit.*) Attachez-vous » une grande valeur à cette bague ? » Oui, Milord. — Puis-je savoir » qui vous-l'a donnée ? Hélas, Mi- » lord ! un oncle chéri que j'ai eu

» le malheur de perdre. — Cet
 » oncle est donc mort ? (*Cornelie fon-*
 » *dit en larmes*). Il me paroît que
 » vous le regrettez , lui dit tendre-
 » ment *Lord Molton*. — Ah , Mi-
 » lord ! repliqua - t - elle en sanglot-
 » tant , j'aurois donné ma vie pour
 » conserver la sienne ; cette bague
 » & le billet dans lequel elle étoit
 » enveloppée lorsqu'il me la donna ,
 » font aujourd'hui toute ma conso-
 » lation. --- Vous ne vous nommez
 » donc pas *Meadows* ? -- Non , Mi-
 » lord , je suis la fille du Marquis
 » de *Guzman* ». Tout le monde re-
 garda *Cornelie* d'un air étonné. « Di-
 » tes-moi , *Miss Guzman* , continua
 » *Lord Molton* , combien de temps
 » y a-t-il que votre oncle est mort ?
 » Environ cinq à six ans. --- Étiez-

» vous en Angleterre ? — Non ,
 » Milord , j'étois en Espagne , il
 » m'y donna cette bague. En me la
 » remettant (j'avois alors dix ans)
 il ajouta ces paroles : « Dieu garde
 » ma chere Cornelia ». (Lord Molton
 se troubla, il se remit & continua :
 « N'avez-vous jamais entendu par-
 » ler d'un fils qu'avoit votre pere
 » d'un premier lit ? — Oui , Milord ,
 » l'on m'a dit que sa mere l'avoit
 » laissé aux soins de Lord George
 » mon oncle , mais depuis sa mort ,
 » j'ignore le sort de mon frere : ah !
 » s'écria-t-il en la serrant dans ses
 » bras , & montrant Sir John ; re-
 » connoissez votre frere & votre
 » oncle , ma chere Cornelia : c'est
 » moi qui suis ce Lord George que
 » vous regrettez ; c'est lui qui a le
 » bonheur

bonheur de vous embrasser. Elle mêla ses larmes aux siennes ; son frere se jeta à ses pieds , baïsa ses mains , la compagnie partagea leurs transports, mais sur-tout *Belville* , qui cependant gémissoit plus que jamais de sa haine.

Après que le calme eut succédé aux mouvemens impétueux d'un plaisir inattendu , *Lord Molton* raconta ses aventures :

« La nouvelle de la mort de mon
 » pere , & les alarmes que me don-
 » nerent l'état chancelant de la
 » santé de ma mere , me ramenerent
 » bientôt en Espagne , dit-il ; mais
 » j'y arrivai trop tard , & je fus
 » privé du bonheur de l'embrasser
 » avant sa mort. Indigné de l'in-
 » différence de mon frere pour la

» perte de ses vertueux parens,
» je lui en fis de vifs reproches, il
» se fâcha, & me jura une haine
» éternelle. Déterminé à fuir des
» lieux aussi funestes, j'arrangeai
» promptement mes affaires, je de-
» mandai à voir ma niece avant
» mon départ; il me repliqua qu'elle
» étoit à la campagne, pour y ré-
» tablir sa santé. Connoissant la sé-
» vérité de la Marquise pour sa fille,
» j'engageai mon frere dans les ter-
» mes les plus expressifs, à avoir
» pitié de cette pauvre enfant; il
» m'écouta froidement, je lui deman-
» dai alors de lui emmener le fils
» qu'il m'avoit confié. Il me défen-
» dit de prononcer son nom, & me
» dit positivement qu'il ne le rece-
» vroit jamais chez lui. Outré de

» tant de cruauté, je le quittai, je fis
 » des vœux pour ma chere *Cornelie*,
 » & me rendis en Angleterre pour
 » y voir mon neveu, dont j'avois
 » laissé le soin à une amie respecta-
 » ble, nommée *Madame Wood-*
 » ward; elle avoit pour lui la ten-
 » dresse d'une mere. L'âge appro-
 » choit où il falloit songer à son
 » éducation; je le plaçai au College,
 » où il fit les plus grands progrès.
 » Je lui avois fait croire qu'il avoit
 » perdu ses parens dans son enfance,
 » & qu'ils m'avoient chargé de son
 » établissement. Jusqu'alors il igno-
 » roit mon nom de famille, j'avois
 » pris celui de *Lord Molton*, du
 » titre & de la fortune duquel j'avois
 » hérité; n'ayant plus aucune cor-

» respondance avec mon frere, il
 » ignoroit aussi cet événement.

» Après avoir pris tous les arran-
 » gemens nécessaires pour l'éduca-
 » tion de mon neveu, je quittai de
 » nouveau l'Angleterre, avec le
 » dessein d'aller à Lisbonne & de pas-
 » ser de-là en Espagne; la malheu-
 » reuse *Cornelie* m'occupant beau-
 » coup; je m'embarquai, mais à
 » peine fûmes-nous en mer, que
 » nous y rencontrâmes un armateur
 » américain. Nous eûmes un com-
 » bat très-vif, il triompha, & nous
 » conduisit prisonniers à *Boston*. J'y
 » rachetai ma liberté, & je sup-
 » pose que c'est cet événement qui
 » donna lieu à la nouvelle de ma
 » mort. Je séjournai un mois à la

» nouvelle Angleterre , & me ren-
 » dis de Boston à New-York. Lors
 » de mon départ de ma patrie , mon
 » projet étoit d'y retourner après
 » six mois d'absence ; il s'en étoit
 » déjà écoulé quatre , & n'ayant pas
 » le temps de remplir mes projets ,
 » je m'embarquai sur le premier
 » vaisseau qui faisoit voile pour l'An-
 » gleterre. J'y arrivai après une na-
 » vigation des plus heureuse , &
 » m'y occupai de l'éducation de
 » mon neveu.

» Malgré le serment de mon frere ,
 » je lui avois écrit plusieurs lettres ,
 » mais je n'en obtins jamais de ré-
 » ponse : dix-huit mois s'écoulerent
 » dans cette cruelle incertitude ; lorf-
 » que je fus attaqué d'une maladie de

» langueur , les Médecins opinèrent
 » que c'étoit un commencement de
 » *phthisie* , & m'ordonnerent l'air des
 » provinces méridionales de France ;
 » je fis mon testament , & léguai à
 » mon neveu le titre de Chevalier
 » Baronnet , & le nom de *Dudley* , à
 » condition qu'il n'en jouiroit qu'à
 » sa majorité (1). Je fis un récit cir-
 » constancié des particularités de sa
 » naissance , & après avoir remis ces
 » pièces importantes à un ami , je
 » partis pour Montpellier , où je
 » restai deux ans pour y rétablir ma
 » santé.

» Lorsque je me vis en état de
 » partir , j'eus dessein de passer une

(1) Les filles & les garçons sont majeurs
 en Angleterre à l'âge de 21 ans.

» dernière fois en Espagne; le voisi-
 » nage, l'incertitude sur le sort de
 » ma famille, ma tendresse pour ma
 » niece, tout m'engagea à entrepren-
 » dre ce voyage. Quel fut mon éton-
 » nement, lorsqu'à mon arrivée à
 » Madrid on m'y apprit que mon
 » frère y étoit mort depuis cinq ans.
 » Je me rendis sur le champ chez
 » ma belle-sœur; elle étoit malade;
 » dès qu'elle m'aperçut elle fit un
 » cri & s'évanouit. Cependant elle
 » reprit ses sens, & m'apprit alors
 » que la nouvelle de ma mort lui
 » avoit occasionné cet accident. Je
 » lui demandai des nouvelles de ma
 » niece, elle soupira, baissa les yeux,
 » & me dit d'un ton pénétré, hélas!
 » j'ignore sa destinée, le ciel a puni
 » ma rigueur, il m'a privé d'une

» fille que j'ai voulu sacrifier à un
 » homme qu'elle détestoit ; elle a fui
 » ma cruauté , & depuis cet instant
 » je n'ai plus joui d'un moment de
 » repos ; elle ajouta qu'elle avoit fait
 » toutes les perquisitions imaginables
 » pour découvrir votre retraite , mais
 » qu'elles avoient été infructueuses ;
 » elle me témoigna le plus grand
 » desir de vous revoir , & de vous
 » faire oublier à force de tendresse ,
 » les torts qui faisoient alors son tour-
 » ment.

» Dès le lendemain je me rendis
 » au château , où on vous avoit con-
 » finée ; la vieille femme étoit morte ,
 » & l'on ignoroit ce qu'étoit devenu
 » son fils ; je trouvai à mon retour
 » la Marquise dans un état d'affoiblif-
 » sement , qui me faisoit craindre

» pour sa vie ; j'approchai de son lit ,
 » elle me serra la main , essaya de
 » parler . & me dit d'une voix pres-
 » que éteinte , j'espere , mon cher
 » frere , que le ciel vous accordera
 » la faveur de voir un jour votre
 » chere *Cornelie* Je n'ose l'ap-
 » peller la *mienne* : dites - lui que
 » dans mes derniers momens , j'ai
 » imploré son pardon , & que pour
 » la dédommager des maux que je lui
 » ai fait souffrir , je lui ai laissé le
 » bien dont je puis disposer.... Elle
 » voulut continuer , mais elle expira
 » dans mes bras » .

Cornelie fondit en larmes , les sanglots l'étoufferent , elle prononça plusieurs fois le nom de sa mere , témoigna les plus vifs regrets pour sa perte , son oncle , son frere &

ses amis purent à peine l'appaiser.
 Lorsque *Lord Molton* la vit un peu
 tranquille , il continua : « Quand
 » j'eus rendu les derniers devoirs à
 » ma belle-sœur , & nommé quel-
 » qu'un de confiance pour veiller à
 » vos intérêts , je partis pour Lis-
 » bonne , dans le dessein de m'y
 » embarquer , mais des affaires essen-
 » tielles m'en empêcherent. J'y fis
 » la connoissance d'un gentilhomme
 » anglois , nommé *Mordauns*. Un
 » jour étant poursuivi par des assas-
 » sins , j'eus le bonheur de le sauver.
 » Ce service me l'attacha, une foule
 » de malheurs l'avoit rendu triste &
 » taciturne ; espérant d'adoucir ses
 » chagrins , je lui communiquai les
 » miens , & lui parlai de mes in-
 » quiétudes sur votre sort ; il par-

» toit plutôt que moi pour l'Angle-
 » terre , & me promit de ne rien
 » épargner pour découvrir votre re-
 » traite : je lui donnai votre portrait
 * que j'avois trouvé parmi les bijoux
 » de votre pere. Plusieurs mois s'é-
 » coulerent avant que je reçusse de
 » ses nouvelles ; à la fin cependant
 » il me manda qu'il croyoit vous
 » avoir trouvée , que vous étiez de-
 » moiselle de compagnie de *Lady*
 » *Caroline Benson*. Je partis sur le
 » champ , en arrivant *Mordauns*
 » m'apprit qu'il vous avoit parlé la
 » veille , & qu'il étoit sûr que vous
 » étiez ma nièce. Ne voulant pas
 » brusquer une découverte aussi im-
 » portante , je cherchai une occa-
 » sion de vous voir dans quelque
 » place publique ; je fus votre pro-

» jet d'aller à l'Opera, je m'y ren-
 » dis accompagné de *Mordauns*,
 » nous nous plaçâmes dans un en-
 » droit écarté, vous entrâtes, nous
 » vous observâmes soigneusement,
 » nous nous aperçûmes de la perte
 » de votre bague dès que vous vous
 » retirâtes; un ami la ramassa, je
 » la reconnus, & ne doutai plus que
 » vous ne fussiez *Miss Guzman*: je
 » n'ai pas besoin de vous rappeler
 » le reste, notre bonheur présent
 » vous en instruit assez, puissions-
 » nous en jouir long-temps ». Lord
George cessa de parler, & chacun le
 félicitoit sur l'heureux événement
 qui lui avoit rendu son aimable nièce.
Lady Benson, enchantée de trouver
 dans son amant le frere de son amie,
 se décida enfin à lui donner sa main.

Ils fixerent leur mariage pour le commencement de l'hiver suivant , & accompagnerent , en attendant , Lord *Molton* à sa terre , où il se rendit avec *Cornelie* , ils y restèrent jusqu'à ce moment heureux :

La pauvre *Miss Guzman* , en proie aux chagrins d'un amour malheureux , soupiroit en silence pour son cher *Belville*. Lui-même n'étoit guères plus heureux , il gémissoit des inconséquences de sa femme , dont il étoit la victime. Elle n'avoit plus aucun égard pour son mari , il voyoit ses imprudences , & n'osoit s'en plaindre. Une affreuse mélancolie s'empara de son ame , la passion qu'il y nourrissoit en secret pour *Miss Guzman* , augmentoit sa tristesse , il faisoit souvent des comparaisons , &

elles étoient toujours en faveur de celle-ci : sa santé déclinait, les Médecins lui ordonnoient les eaux de Bristol, mais il s'y étoit opposé, dans la crainte d'y conduire sa femme. A la fin cependant il fallut céder ; *Lady Clara* qui s'ennuyait à la campagne, apprit ce voyage avec transport : elle jouissoit d'avance du plaisir qu'elle auroit d'y exercer sa coquetterie.

Dès son arrivée à Bristol, elle eut occasion d'essayer le pouvoir de ses charmes, parmi ceux qui cherchoient à lui plaire, le Capitaine *Bromley* parut le plus empressé. C'étoit un jeune présomptueux dont les vices étoient colorés d'un vernis d'amabilité ; il étoit fat, avanta-

geux, indiscret & libertin ; mais lorsqu'il se flattoit de pouvoir séduire une femme, il empruntoit le masque de la candeur , cachoit ses défauts sous l'apparence de la vertu. Dès qu'il étoit sûr de plaire , il tyrannisoit sa victime. Cet homme si dangereux , ne tarda point à subjuguier la volage Lady Clara. *Belville* s'en apperçut bientôt : jusqu'alors sa femme n'avoit été que légère , il appréhendoit qu'elle ne devînt galante ; pour éviter de plus grands chagrins , il projetta de partir , & de ne l'avertir qu'au moment de monter en voiture. Les apprêts du voyage ne pouvoient pas se faire aussi secrètement qu'on ne s'en apperçût ; la femme de chambre en avertit sa maîtresse , celle-ci craignant déjà de languir

[196]

dans le fond d'une terre, s'en plaignit à *Bromley* en ces termes.

B I L L E T.

« On m'emmène : dans une heure
» je dois me séparer de l'homme
» que je préfère à tout l'univers.
» Adieu : plaignez-moi, ou . . . je
» n'en dis pas davantage ».

La vanité de *Bromley* étoit trop flattée pour s'arrêter en si beau chemin, il lui envoya la réponse suivante.

B I L L E T.

« S'il est vrai que vous m'aimez,
» vous n'hésitez pas à me suivre,
» je vous attends à quelques pas de
» la ville : cette démarche m'attachera à vous pour la vie. Je la
demande

« demande comme une preuve de
 « vos sentimens pour moi , sinon je
 « vous dis un éternel adieu ».

Lady Clara lut ce billet en pleu-
 rant , sa femme de chambre l'en-
 couragea à suivre le parti qu'on lui
 proposoit , & pour mieux la décider ,
 elle ajouta que M. *Belville* avoit le
 projet de se retirer chez un oncle ,
 dans les montagnes du pays de Galles.
 Au mot de montagne , Lady Clara
 tressaillit , & après un léger com-
 bat entre l'amour & ses devoirs ,
 elle sortit avec Betty , & se confia
 aux soins du plus perfide des hom-
 mes. Après un tel éclat , ils ne dou-
 toient pas que *Belville* ne rompît son
 mariage par le divorce , mais ils se
 promirent de s'épouser , & partirent
 pour Bruxelles.

Belville attendoit impatiemment le retour de sa femme ; à la fin un de ses amis lui dit qu'il l'avoit rencontrée à dix milles de Bristol , accompagnée de *Bromley* , il ne douta plus de son malheur ; désespéré de cet outrage il se rendit chez son pere , le consulta sur une affaire qui le deshonoroit. Celui-ci conseilla le divorce , mais avant qu'il pût en intenter le procès , il apprit que *Lady Clara* étoit morte à Paris de la petite-vérole : le jour qui précéda sa fin , voyant qu'elle avoit peu de temps à vivre , elle écrivit à *Cornelie* la lettre suivante qu'elle envoya à *Belville*.

« Tremblante & oppressée par la
 » honte & la crainte , j'ose à peine
 » m'adresser à ma chere *Cornelie* »

» dont j'ai négligé les conseils. Ah !
 » ma chere amie ! ayez pitié de
 » moi ; je suis la plus coupable , &
 » la plus malheureuse des femmes.
 » Hélas ! que n'êtes-vous témoin de
 » mes remords , j'aurois du moins
 » la consolation d'emporter au tom-
 » beau vos plaintes & vos regrets.
 » Quelle punition , grand Dieu !
 » Mais je l'ai mérité. Employez
 » votre crédit auprès d'un époux
 » que j'ai si grièvement offensé ; im-
 » plorez son pardon : qu'il permette
 » à mes cendres de reposer avec
 » celles de ses dignes ancêtres.
 » Adieu pour toujours , ma chere
 » *Guzman* ; ce moment est cruel
 » pour une ame vertueuse ; jugez
 » ce qu'il doit être pour la coupa-
 » ble *Clara*.

Elle remit sa lettre à *Betsy*, & lui recommanda de l'envoyer dès qu'elle ne seroit plus ; elle fit approcher *Bromley*, lui dit de réfléchir sur le passé, & de réparer ses offenses par un sincère repentir. Elle se tranquillisa un moment, mais l'agitation de son esprit lui devenant funeste, elle tomba dans une espèce de léthargie, & expira le lendemain. Aussitôt *Bromley* fit les arrangements nécessaires pour transporter le corps en Angleterre. Il s'y rendit peu de jours après, très-affligé de cette perte, & alla s'en consoler à Bath, où le tourbillon du plaisir effaça bientôt ce chagrin momentané.

Belville, à la sollicitation de la belle *Guzman*, consentit à tout ce

qu'elle demandoit, il eut même la générosité de plaindre l'aveuglement de sa malheureuse épouse, il attribua son infortune au desir immodéré de plaire, & au mauvais exemple qui prévaut trop souvent; après quelques mois de deuil, ne voyant plus d'obstacle à son penchant, il offrit sa main à *Cornelie*, elle l'accepta, & le bonheur forma leurs nœuds. *Lady Caroline Benson* donna la sienne à *Sir John Dudley* qui avoit pris le titre de Marquis de *Guzman*, & *Lord George* heureux dans la satisfaction de son neveu & de sa nièce, célébra leurs noces avec éclat.

C'est ainsi que le ciel récompense tôt ou tard la vertu.

F I N.



